VC
6

EMILE VERHAEREN

LES RYTHMES SOUVERAINS

J. VAN WEST

VC
6
V
Cab.
6

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

Le Paradis. <12 Tulot

1

~~Après mille ans mille ans~~
~~Vous me hantez encore~~
~~Rose humide de la première aurore~~
~~Et toi, midi jeune et brûlant~~
~~Comme un torse d'athlète~~
~~Et vous frêle couronne violette~~
~~Dont la première fois~~
~~Le soir rêveur ornait le front des bois.~~
Les bursaux lumineux fusaient comme des gerbes ~~Doraient les monts superbes~~
~~Des frissons de clarté couraient au long des gerbes;~~
Mille insectes, tels des prismes, vibraient dans l'air;
Le vent jouait avec l'ombre des lilas clairs,
Sur le tissu des eaux et les nappes de l'herbe.
Un lion se couchait sous des branches en fleurs
Le daim flexible errait là-bas, près des panthères;
Et les paons déployaient des faisceaux de lueurs
Parmi les flox en feu et les lys de lumière.
Dieu seul régnait sur terre et seul régnait aux cieux.
Adam vivait, captif en des chaînes divines;
Eve écoutait le chant menu des sources fines;
Le sourire du monde habitait ses beaux yeux
Un archange tranquille et pur veillait sur elle
Et chaque soir, quand se dardaient, là-haut, les ors
Pour que la nuit fût douce au repos de son corps
L'archange endormait Eve au creux de sa grande aile.

Avec de la rosée au vallon de ses seins
Elle se réveillait, candidement, dans l'aube;
Et l'archange séchait aux clartés de sa robe
Les longs cheveux dont Eve avait empli sa main
L'ombre se déliait de l'étreinte des roses
Qui sommeillaient encor et ~~se taisaient~~ S'animaient là-bas;
Et le couple montait vers les apothéoses
Que le jardin sacré dressait devant ses pas
Comme hier, comme toujours, les bêtes familières
Avec le frais soleil ~~jouaient~~ dormaient sur les gazons;
~~Le vent remuait l'ombre aux bras touffus des lierres~~ Mille insectes brillaient ~~sur~~ à la ~~racine~~ pointe des lierres
Et les paons lumineux rouaient aux horizons;
Les tigres clairs, auprès des fleurs simples et douces,
Sans les blesser jamais, posaient leurs mufles roux;
Et les bonds des chevreuils, dans l'herbe et sur les mousses,

Bibliothèque royale

S'entremêlaient, sous le regard des lions doux.
Rien n'avait dérangé les splendeurs de la veille.
C'était le même rythme unique et glorieux,
Le même ordre lucide et la même merveille
Et la même présence immuable de Dieu.

II

Pourtant, après des ans et ~~puis~~ des ans, un jour
Eve sentit son âme impatiente et lasse
D'être à jamais la fleur sans sève et sans amour
D'un torride bonheur, monotone et tenace;
Aux cieux, planait encor l'orageuse menace
~~Que~~ Quand le désir lui vint d'en éprouver l'éclair.
Un large et ~~doux~~ frisson glissa dès lors sur elle
Et pour le ressentir jusqu'au fond de sa chair
Eve, contre son cœur, serrait ses deux mains frêles.
L'archange, avec angoisse, interrogeait, la nuit
Le brusque et violent réveil de la dormeuse
Et les gestes épars de son étrange ennui
Mais Eve demeurait close et silencieuse.
Il consultait en vain, les fleurs et les oiseaux
Qui vivaient avec elle au bord des sources nues
Et le miroir fidèle et souterrain des eaux
D'où peut-être sourdait sa pensée inconnue.
Un soir, qu'il se penchait, avec des doigts pieux,
Doucement, lentement pour lui fermer les yeux,
Eve bondit soudain hors de son aile immense.
Oh! l'heureuse, subite et féconde démence,
Que l'ange, avec son cœur trop pur, ne comprit pas.
Elle était loin qu'il lui tendait encor les bras
Tandis qu'elle levait déjà son corps sans voiles
Eperdûment, là-bas, vers des brasiers d'étoiles.

Adam la vit ainsi et tout son cœur trembla.

Jadis, quand, au soir descendant, ses courses
De marcheur solitaire erraient par là,
Joueuse, il l'avait vue au bord des sources
Vouloir en ses deux mains, saisir

Les billes d'eau fugaces
Que les sables du fond lançaient vers la surface;
Il l'avait vue encor ardente au seul plaisir
De ployer, ~~sur~~ vers le sol avec ses doigts agiles,
Les brins d'herbe légers
Et d'y regarder luire et tout à coup bouger
Les insectes fragiles;
Eve n'était alors qu'un bel enfant distrait
Quand lui, l'homme, rêvait, le soir, d'une autre vie
Non asservie
Là-bas, au loin, parmi les monts et les forêts

Eve voulait aimer, Adam voulait connaître
Et de la voir ainsi, vers l'ombre et la splendeur
~~Tendue~~ Dardée, il devina soudain quel nouvel être
Eve, à son tour, sentait naître et battre en son cœur.

Il s'approcha ardent et gauche, avec la crainte
D'effaroucher ces yeux ~~dans~~ vers les astres tendus;
Des grappes de parfums tombaient des térébinthes
Et le sol était chaud de parfums répandus
Il ~~s'approcha~~ hésitant, il ~~hésitait~~ s'attardant, mais la belle Eve
Avec un geste fier, s'empara de ses mains
Les baisa longuement, lentement, comme en rêve
Et doucement glissa leur douceur sur ses seins.

Jusqu'au fond de sa chair s'étendit leur brûlure,
Sa bouche avait trouvé la bouche où s'embraser
Et ses doigts épandaient sa grande chevelure
Sur la nombreuse ardeur de leurs premiers baisers.

Ils s'étaient tous les deux couchés près des fontaines
Et comme seuls témoins ne luisaient que leurs yeux
Adam sentait sa force inconnue et soudaine
Croître, sous un émoi brusque et délicieux.

Le corps d'Eve cachait de profondes retraites
Douce comme la mousse ~~aux heures pâles~~ à la tiédeur du jour;
Et les gazons foulés et les gerbes défaites
Se laissaient écraser sous leur mouvant amour.

4

l'autre aidant l'un ~~l'un et l'autre~~ les douces voies
~~Ils découvraient s'aidant l'un l'autre les voies~~
~~Où diriger la fougue ample de leurs désirs~~
~~Ils sentaient fleur à fleur le rosier de leur joie~~
~~Gonfler sa sève au point qu'il en voulait mourir.~~

Et quand le spasme enfin sauta de leur poitrine
Et les retint broyés entre leurs bras raidis
Toute la grande nuit amoureuse et féline
Fit plus douce sa brise au cœur du paradis

Soudain M. Halhant
Un nuage d'abord lointain
Mais dont se déchainait le tournoyant vertige
Au point de n'être plus que terreur et prodige
Bondit de l'horizon au travers de la nuit
Adam releva Eve et serra contre lui
Le pâle et doux effroi de sa chair frissonnante
Le nuage approchait livide et sulfureux
Il était débordant de menaces tonnantes
Et tout à coup, au ras du sol, devant leurs yeux
L'endroit même où les herbes sauvages
Etaient chaudes encor
D'avoir été la couche où s'aimèrent leurs corps
Toute la rage
Du formidable et ténébreux nuage
Mordit.

Et dans l'ombre la voix du Seigneur s'entendit.
Des feux sortaient des fleurs et des buissons nocturnes;
Au détour des sentiers profonds et taciturnes,
L'épée entre leurs mains les anges flamboyaient;
On entendait rugir des lions vers les astres;
Des cris d'aigle hélaient la mort et ses désastres;
Tous les palmiers géants, au bord des lacs, ployaient
Sous le même vent dur de colère et de haine,
Qui s'acharnait sur Eve et sur Adam, là-bas,
Et dans la fuite immense accélerait leurs pas
Vers les mondes nouveaux de la ferveur humaine.

III

L'ordre divin et primitif n'existait plus.
Tout un autre univers se dégageait de l'ombre
Où des rythmes nouveaux, encore irrésolus
Entremêlaient leur force et leurs ondes sans nombre.
Vous les sentiez courir en vous, grands bois vermeils
Tumultueux de vent ou calmes de rosée
Et toi montagne et vous neiges cristallisées
Là-haut, en des palais de gel et de soleil
Et toi sol bienveillant aux fruits, aux fleurs, aux graines
Et toi, clarté chantante et douce des fontaines
Et vous, minéraux froids, subtils et ténébreux
Et vous astres mêlés au tournoiement des cieux
Et toi, fleuve ~~parti pour les mers titaniques~~ jeté aux flots océaniques
Et toi le temps, et vous l'espace et l'infini
Et vous enfin, cerveaux d'Ève et d'Adam, unis
Pour la vie innombrable et pour la mort unique

L'homme sentit bientôt comme un multiple aimant
Le ~~guider à travers l'immensité des choses~~ Solliciter sa force et la mêler aux choses;
Il devinait les buts, il soupçonnait les causes
Et les mots s'exaltaient sur ses lèvres d'amant
Son cœur naïf, sans le vouloir, aima la terre
Et l'eau obéissante et l'arbre autoritaire
Et les feux jaillissants des cailloux fracassés.
Les fruits tentaient sa bouche avec leurs ors placides
Et les raisins broyés des grappes translucides
Illuminaient sa soif avant de l'apaiser
Et la chasse et la lutte et les bêtes hurlantes
Éveillèrent l'adresse endormie en ses mains
Et l'orgueil le dota de forces violentes
Pour que lui-même, un jour, bâtît seul son destin.

Et la femme plus belle encor depuis que l'homme
Avait ému sa chair du frisson merveilleux
Vivait dans les bois d'or baignés d'aubes et d'aromes
Avec tout l'avenir dans les pleurs de ses yeux
C'est en elle que s'éveilla la première âme
Faite de force douce et de trouble inconnu
À l'heure où tout son cœur se répandait en flammes

Sur le germe d'enfant ~~qui~~ que serrait son flanc nu.
Le soir, lorsque le jour dans la gloire s'achève
Et que luisent les pieds des troncs dans les forêts
Elle étendait son corps déjà plein de son rêve
Sur les pentes des rocs que le couchant dorait
Ses beaux seins soulevés faisaient deux ombres rondes
Sur sa peau frémissante et claire ainsi que l'eau
Et le soleil frôlant toute sa chair féconde
Semblait mûrir ainsi tout le monde nouveau.
Elle songeait vaillante et grave, ardente et lente
Au sort humain multiplié par son amour
A la volonté belle énorme et violente
Qui domptera ~~soumettrait~~ la terre & ~~les fleuves~~ forces un jour.
~~Qui soumettrait la terre et ses effrois, un jour~~ ~~sa ton jour~~
Vous lui ~~apparaissiez vous~~ les sa
~~Vous lui apparaissiez devant, elle~~, douleurs sacrées
~~Vous paraissiez devant~~
Et vous les désespoirs et vous les ~~deuils~~ maux profonds
Et d'avance la grande Eve transfigurée
Prit vos mains en ses mains et vous baisa le front;
Mais vous aussi, grandeur, folie, audace humaines
~~Vous éclairiez ses yeux avec vos feux altiers~~
~~Et l'incendie en fleur de vos ardeurs soudaines~~
~~Gagnant son cœur, le fit brûler comme un brasier~~;
Elle espérait en vous, ~~efforts~~ essais fières, recherches et pensées
Acharnement de vivre et de vouloir le mieux
Dans la peine vaillante et la joie angoissée
Si bien que s'en allant, ~~qu'un jour, comme elle allait~~ un soir sous le ciel bleu
Libre et belle, par un chemin de mousses vertes,
Elle aperçut le seuil du paradis, là-bas:
L'ange était accueillant, la porte était ouverte
Mais détournant la tête, elle n'y rentra pas.

~~Qui soumettrait la terre avec ses fleuves un jour~~
~~Qui soumettrait la terre et sa forêt un jour~~

~~Vous entriez~~
Vous ~~entriez dans~~ égaliez son cœur pour en ~~bannir~~ chasser le deuil
Et vos transports naissants & vos ardeurs soudaines
Lui prédirent quels bonds soulèveraient l'orgueil;

Vous entriez dans son cœur ~~pour en bannir le deuil~~
Et vos ~~...~~ transports naissants & vos ardeurs soudaines
~~Lui prédiraient~~ ~~... & les bonds de l'orgueil~~
~~la joie & l'élan de l'orgueil.~~
la joie & l'élan de l'orgueil
~~l'élan & les bonds de l'orgueil~~

Hercule

12 Turlot

Que faire désormais pour se grandir encore ?

Hélas, depuis quels temps
Avait-il fatigué les soirs et les aurores
Hélas depuis quels temps
Depuis quels temps de tumulte et d'effroi
Avait-il fatigué les marais et les bois,
Les monts silencieux et les grèves sonores
Du bruit terrible et persistant
De ses exploits ?

Bien que son cœur brûlât ~~plus que jamais~~ comme autrefois son torse
Parfois il lui semblait être au bout de sa force ;

Tant de héros plus prompts et plus jeunes que lui
Avaient de leurs ~~épée~~ travaux illuminé la nuit

Et jour à jour, ses pas sonnaient plus solidaires
Même en retentissant jusqu'au bout de la terre.

Lentement le soleil vers le zénith monta
Et depuis cet instant jusques au crépuscule
L'Œta
Put voir marcher et s'arrêter sans but, Hercule :
Il hésitait
Devant les routes
Allait et revenait et s'emportait
Pour tout à coup se recueillir comme aux écoutes ;
Son esprit s'embrouillait à voir trop de chemins
Trouer les bois, ~~percer~~ couper les plaines ;
La colère mauvaise enflamma son haleine
L'impatience entra dans ses doigts et ses mains
Et brusquement, courant vers la forêt prochaine
Avec des rauquements sauvages dans sa voix
Il renversa comme autrefois
Les chênes.
Son geste fut si prompt qu'il ne ~~le comprit~~ se ~~[illegible]~~ [illegible] pas.

Mais quand sa rage enfin calmée et assouvie
Lui permit de revoir en un éclair, sa vie
Et sa terrible enfance et ses puissants ébats
Alors qu'il arrachait, par simple jeu, des arbres,
Ses bras devinrent lourds comme des bras de marbre
Tandis qu'il lui semblait
Entendre autour de lui mille rires bruire
Et les échos cruels et saccadés lui dire
Qu'il se recommençait

Une sueur de honte envahit son front blême
Et le désir lui vint de s'outrager ~~soi~~-même
En s'entêtant,
Stupidement,
Comme un enfant,
Dans sa folie ;
Et devant le soleil ~~dont~~ la gloire ~~abolie~~ accomplie,
De cime en cime, ~~avec lenteur~~ à cette heure, se retirait
On vit le ~~[illegible]~~ large Hercule envahir les forêts
En saccager le sol, en arracher les chênes
Et les rouler et les jeter du haut des monts
Dans un fracas confus et de heurts et de bonds
Jusques aux plaines.

7

pour Décembre
ou 11
20 [illegible]
[illegible]
[illegible] et les Heures

L'amas des arbres morts emplit tout le vallon :
Hercule en regardait les fûts saignants et sombres
Faire à leur tour comme une montagne dans l'ombre
Et les oiseaux dont il avait broyé les nids
Voler éperdûment et crier dans la nuit

L'heure de cendre et d'or où l'immensité noire
Allume au firmament ses astres et ses gloires
Survint tranquillement
Sans que sa large paix calmât l'esprit dément
Ni les rages d'Hercule ;
Ses yeux restaient hagards et ses pas sommambules
Soudain il jalousa le ciel et ses flambeaux
L'extravagance folle entra dans sa pensée
Si bien qu'il s'arrêta à cette œuvre insensée
D'allumer troncs, écorce, aubier, feuilles, rameaux
Dont l'énorme splendeur trouant la nuit stellaire
Irait dire là-haut
Qu'Hercule avait créé un astre sur la terre

Rapidement
Sur l'innombrable entassement
Comme un vol sur la mer d'écumes et de lames
Passent les flammes ;
Une ~~énorme~~ lourde fumée enfle ses noirs remous ;
Et les mousses et les écorces
Et l'emmêlement noir des brindilles retorses
Craquent ici, là-bas, plus loin, partout.

Le feu monte, grandit, se déchevèle, ondule
Rugit et se propage et s'étire si fort
Qu'il frôle, avec ses langues d'or
Hercule
Le héros se raidit, sentant sa chair brûler
Il se vaine, se retrouve et ne veut reculer ;
Même pour étouffer la bête dans son antre
Comme au temps qu'il était l'âpre justicier
Il s'enfonce dans le brasier
Jusques au centre
Son cœur est ferme et clair et ses pas sont légers ;
D'un bond il est là-haut et domine les flammes
Il est rapide et fort : il confronte son âme
Avec le plus urgent et le plus fol danger
Et tandis que les feux battent à grands coups d'aile
Autour de son torse velu
Lui, le héros comprend qu'il ne lui reste plus
Pour entreprendre enfin une lutte nouvelle
Qu'à conquérir sur un bûcher brasillant d'or
Sa mort.
Et sa voix chante :
[V]ent rapide, nuit étoilée, ombre penchante
Moment qui vole et fuit, heure qui va venir
Souvenez-vous, attardez-vous,
Hercule est là qui vous célèbre et va mourir
„La gloire autour de moi vibra comme enflammée
J'ai dans mon sang, le sang du Lion de Némée ;
L'Hydre, fléau d'Argos que Typhon engendra
A glissé sa souplesse et sa rage en mes bras ;

8

Je cours ~~parmi la terre~~ de plaine en grève à larges pas sonores
Ayant rythmé mes sauts sur les bonds des centaures ;
J'ai déplacé des monts et changé les contours
Que les fleuves d'Ellis traçaient avec leur cours ;
A coups de front buté contre sa large tête
Un taureau recula devant ma force, en Crète ;
Stymphale a vu mon arc rougir ses eaux
Des corps sanglants et monstrueux de ses oiseaux ;
J'ai ramené vivant du fond des forêts mornes
Le cerf dont l'or et dont l'airain formaient les cornes ;
Pour lui voler ses bœufs et tuer Gerion
J'ai battu les pays jusqu'au septentrion ;
J'assujettis sous les coups sourds de mon poing raide
Les chevaux carnassiers du sombre Diomède ;
Pendant qu'Atlas s'en fut voler les fruits divins
Le monde entier, sans les ployer, chargea mes reins ;
Ceinture ardente et plus belle qu'une couronne
Je t'ai conquise aux flancs guerriers de l'Amazone
Et j'ai forcé Cerbère et ses têtes en feu
A lever les regards vers l'azur nu des Dieux."

Soudain un bref sursaut de feux ~~rouges~~ rampants et blêmes
Jaillit du bois tassé sous les pieds du héros
Et le brûla jusqu'en ses os,
Mais Hercule chantait quand même :

" Je sens mes bras, mes mains, mes doigts
Mon dos compact, mon col musclé
Encor peuplés
Du rythme fou de mes exploits.
Au long des ans nombreux, ma force inassouvie
A si bien dévoré et absorbé la vie
Qu'à cette heure de feu, je suis tout ce qui est
Et l'orage des monts et le vent des forêts
Et le rugissement des bêtes dans les plaines
J'ai versé dans mon Cœur les passions humaines
Comme autant de torrents aux souterrains remous
Joie et deuil, maux et biens, je vous ai connus tous
Iole et Megara, Déjanire et Omphale
Mon martyre a fleuri sur vos chairs triomphales,
Mais si longue que fut mon errante douleur
Jamais le sort mortel ne me ploya le cœur
Je souffre en cet instant et chante dans les flammes
L'allégresse bondit au tremplin de mon âme
Je suis heureux, sauvage, immense et rayonnant
Et maintenant
Grâce à ce brasier d'or qui m'exalte et me tue
Joyeusement, je restitue
Aux bois, aux champs, aux flots, aux montagnes, aux mers
Ce corps en qui s'écroule un morceau d'univers."

Le bûcher tout entier brûla jusqu'à l'aurore
Des pans de feux ~~croulaient~~ tombaient et montaient tour à tour
A l'orient du large Œta grandit le jour
Et le héros chantait toujours
Chantait encore.

Emile Verhaeren

Persée

12 Turlot

9

O plainte de la terre
Frappant la nuit, frappant le jour
Frappant toujours,
Quelque roc inflexible en un lieu solitaire!
Cri de douleur poussé tout au bout de la ~~[illegible]~~ mer
Là-bas, dans l'île, où nul vaisseau jamais n'accède
O l'antique tourment d'âge en âge souffert
O pauvre, et lasse, & triste et fatale Andromède.

Debout
En face de l'écueil aux pointes ramassées
Avec son front qui brille, avec son cœur qui bout
Voici Persée
Le soir se fait. Et le soleil comme un témoin
~~La nuit sur le soleil appesantit ses songes~~
~~S'attarde un rouge instant, au bord des flots sans nombre~~
~~Et s'efface [illegible] sous les flots lourds et sombres~~
S'attarde, au bord des flots, sous un nuage sombre;
Et le héros s'angoisse et regarde de loin
Le geste blanc d'un bras le supplier dans l'ombre.

Un ciel aux astres durs s'éclaire peu à peu
Une lueur grandit les falaises de l'île
Et rampe sur le sol vers l'antre phosphoreux
Où se tasse le corps écaillé d'un reptile
L'eau est tonnerre, et gronde, et ~~rampe~~ roule et creuse et mord
Et rejaillit parmi les ~~blocs~~ troncs et les récifs des bords;
Des cailloux carriés flanquent un promontoire;
Des ~~pointes de roches~~ caps échelonnés coupent la vague noire.
Un volcan fume et jette au loin son feu d'effroi
Tout est stérile, aigu, méchant, caché, sournois.
Qu'apparaisse une barque, et les vents et l'orage
D'un seul éclair la font sombrer en son naufrage.

Pourtant
Par un instant
Malgré la mort hurlante et partout hérissée
Le désespoir n'entra dans l'âme de Persée.
Le lendemain au jour levant
Il vit un aigle aborder l'île:
Son large vol planait et ses ailes tranquilles
Semblaient bercer là-haut la lumière et le vent.
O s'élancer, quitter le sol, gagner les nues!
Armer ses bras mourants de forces inconnues!
Avec des pennes d'or, partir pour le soleil!
Crier, ivre de joie, au cœur de l'air vermeil

Au dessus des écueils creusés de vagues noires!
Persée était heureux et triomphant déjà
Quand soudain tournoya
Du fond de sa mémoire
La chute et le trépas
d'Icare.

L'antre ~~était~~ s'ouvrait plus noir que le seuil du Tartare
Où le dragon traînait son corps flasque et vitreux.
Depuis quels temps lointains, ~~il gardait~~ gardait-il Andromède?
Et quelquefois son souffle envenimé mais tiède
Montait vers la splendeur du beau corps douloureux

Et le héros frémit d'une rage stérile.

En vain rechercha-t-il sur le bord qu'il foulait
Quelque pointe se dirigeant si près de l'île
Et planant d'assez haut sur ses maigres galets
Pour que d'un bond immense, il pût franchir les vagues.
Il ne rencontra rien dans ses errances vagues.
Alors,
Son corps
Lui parut lourd comme une charge:
Ses pieds nerveux, ses jarrets durs, ses cuisses larges,
Son dos nourri de force et de clarté vêtu
Et sa hanche incurvée et sa flexible échine
Et les muscles bandés de sa haute poitrine
Tout semblait morne et faible et triste et sans vertu
O ses membres pesants qui ~~l'accablaient~~ l'accablaient lui-même!
O leur rythme usuel qu'il leur fallait changer!
— Dites, par quel effort ou par quel stratagème?

Sauts violents, essors légers,
Talons frappant le sol à travers la poussière,
Pieds suspendus et frémissants dans la lumière,
~~Élans~~ Élans de roc en roc, élans de mont en mont
Vous nourrissiez la fougue errante de Persée
Sans lui donner pourtant ni le vol ni les bonds
Des aquilons:
Essais pauvres et vains et travaux inutiles.

Il n'osait plus le soir, se rapprocher de l'île ;
Il avait honte hélas ! d'être celui
Qui ne réussit point à susciter en lui
L'exploit rapide et nécessaire ;
Tout son être vibrait de mouvements contraires
Au rythme aérien qu'il fallait inventer.
Il s'en allait au loin d'un pas précipité
Allait et s'en venait pour s'en aller encor
Et de l'aurore au soir, et du soir à l'aurore
Ici là bas, ailleurs, n'importe où, quelque part
N'ayant pour compagnon furtif que le ~~hasard~~ hasard.

Pégase !
Il le surprit, un jour, aux lisières d'un bois
Foulant une herbe avare et ~~rare~~ rase.
Le héros jeta un cri, ~~et~~ puis suspendit sa voix
Et ne vit rien, sinon, ouvertes au soleil
les ailes.
Mais déjà le coursier frémissant et vermeil
Dans un tourbillon d'or, d'écume et d'étincelles
Avait quitté la terre et hennissait là haut.

L'approcher, le saisir, le dompter : ô le rêve !
Et diriger soudain ~~les~~ ces lumineux sursauts
Et les bonds dans le ciel, par dessus mer et grève,
Jusques ~~vers~~ dans l'île où seuls abordent les oiseaux !

Ce fut un soir, dans un étang, parmi les vases,
Dont le coursier buvait le flot criblé de ~~f~~ feux
Que Persée aux aguets d'un poing rude et nerveux
Saisit Pégase —

Le cheval outragé se cabra brusque et droit ;
Sa grande aile d'argent, en un effort tragique
L'affranchit de la boue épaisse et léthargique
Et ses reins révoltés rejetèrent ~~le~~ leur poids.
Persée eut beau crisper ses doigts dans la crinière
Et resserrer les flancs dans l'étau ~~ses~~ des ~~xxx~~ genoux,
Aucune entente encor secrète et familière
N'existait entre lui et le grand cheval roux.
Il chut, mais ~~ressurgit~~ ressurgit soudain des longues herbes

12

Et des souples roseaux au vent du soir bougeant
Le front intact et franc, le corps ferme et superbe
Il s'en alla droit devant lui, mais en songeant,
Qu'il lui faudrait d'abord étudier la force
~~Que le~~ hasard avait mise sur son chemin,
En assouplir la fougue érigée et retorse
Pour la ployer, comme un arc dur, entre ses mains.

Aussi le jour qu'il vit ~~sur~~ sous la hetrée épaisse
Pégase immense et las ~~au~~ au fond du bois dormir
Rabaissa-t-il ses bras tendus pour le saisir
Et son geste brutal se changea en caresse.
Il réveilla, tranquillement, le beau coursier
Qui se sentit captif sous les branches baissées;
Mais dans l'ombre brillaient les ~~yeux~~ yeux clairs de Persée
Avec de la douceur mêlée à leurs brasiers;
Et la bête se releva presque sans crainte
Sur le pas du héros réglant déjà son pas
Et ne se sentant plus cherchée et contrainte
Quand la plaine s'ouvrit, elle ne s'enfuit pas.

Ce fut par un matin couronné de ~~roses~~ rosée,
Que Pégase épousa le désir de Persée.

D'abord pendant des jours et puis des jours encor
Un échange s'étant fait des fluides de leurs corps
Pour grouper en faisceaux leurs mouvements contraires
Et tenter un départ qui serait un accord;
Le héros surveillait ses gestes volontaires
Pégase obéissait doucement, lentement
Certes, rebelle au mors, certes rebelle aux rênes
Mais ne se cabrant plus avec apparemment
~~Et obéissant déjà~~ Dès que la main touchait sa croupe souveraine.
Puis lentement encor et doucement toujours
Avec le rythme aimé de quelques lentes phrases
Qu'il murmurait, disait ou chantait tour à tour
On eut dit que Persée enrabissait Pégase.

Les muscles et les nerfs du grand cheval ailé
Tressaillirent à ce chant clair et envolé
Comme lui même au loin, vers la haute lumière.
Et, cette fois, dans l'aube où s'entendait un ~~cor~~ cor
Avec le grand Persée ~~[illegible]~~ érigé sur son dos
Les quatre pieds volants du coursier d'or quittèrent
La terre.

Saint Jean <12 Juillet

II

Lorsque Joseph d'Arimathie
Eut descendu le christ raide, livide et froid
Du sommet de la croix
Et que la ~~foule et sa haine et ses rumeurs~~ garde et la foule étaient parties
Et que les monts et que les cieux
Et que les eaux et que la terre
Un instant remués par les vents et les feux
Etaient redevenus silencieux
Et solitaires,
Oh! le baiser de Jean sur le cœur de son Dieu!

Il était mort, ce cœur
Avec sa lente et patiente douceur
Et son pardon profond et sa claire tendresse.
Et Jean dans un baiser les voulait recueillir
Pour que leur triple ~~fleur~~ ardeur n'eût le temps de languir
Ni de mourir de sécheresse,
Pendant les trois longs jours
Que passerait au fond du tombeau lourd
Avant que d'en renaître
Le maître.

Oh! ces lèvres de Jean et leur ~~beauté~~ baiser suprême
Dans le silence
A l'endroit même
Où s'enfonça le coup de lance!

Lorsqu'il eut reconduit Marie ~~à la~~ en sa maison,
Une première étoile ouvrit sa floraison
Là-haut dans le ciel de Judée,
Et Jean la regardait dans l'azur vaste et clair
Briller si pure et si chaste qu'elle avait l'air
D'être son âme élucidée.

La mauvaise fureur n'habitait plus en lui;
Il avait à jamais repoussé vers leur nuit
Le vieil orgueil et ses alarmes
Il appelait sur soi les affronts déchainés
Pour imiter son Dieu mourant — et pardonner
Très doucement, avec des larmes.

Il se faisait très faible et se sentait très fort.
Il recelait en lui le secret réconfort
De ceux qui dominent la vie
Non par la force droite et belle infiniment,
Mais par l'humble vouloir et par l'effacement
Et la douceur inassouvie.

II

Jérusalem dormait là-bas
Et Jean, de sente en sente, y dirigea ses pas
Songeant à Pierre
Qui sans doute pleurait quelque part sous les cieux
Cette faute plénière
D'avoir eu honte de son Dieu.
Près des palais romains dont brillaient les porphyres
Pierre était gémissant et redoutait la nuit;
Et Jean lui prit les mains et s'assit près de lui
Et sanglota sans lui rien dire.
Mais son regard parlait et son cœur était doux
Et soudain devant Pierre, il se mit à genoux
Et supplia d'une voix haute
Comme s'il ~~criait jusques~~ confessait au ciel sa propre faute.
Et Pierre étreignit Jean et tout à coup sentit
Le calme et la ferveur rentrer dans son esprit
Et Jean partit bientôt du côté des tavernes
Songeant à Barrabas.

41·61

15

Des enfants demi-nus jouaient près des citernes
Des chameliers bronzés cherchaient, ivres et las,
De rue en rue, au fond des bouges,
Des femmes dont l'amour et la bouche étaient rouges
Auprès d'elles, buvait et chantait le bandit.
Jean s'approcha sans peur et doucement lui dit :
Frère, Jésus de Nazareth vers vous m'envoie
" Pour que nos pas égaux le suivent dans sa voie"

Barrabas répondit : Vraiment si je bois fort
C'est pour fêter gaiment et célébrer sa mort
Et me moquer de lui quand les femmes m'écoutent.
J'ai le crime et le vol pour compagnons de route
Et la fille qui s'offre aux détours des chemins ;
Et le peuple assemblé n'a point peur de mes mains."

Jean voulut s'approcher et lui parler encore
Mais Barrabas terrible et fou saisit l'amphore
Et menaça l'apôtre avec son bras levé :
„ D'ailleurs, qu'est donc ce christ encombrant le pavé
De va-nu-pieds grossiers et de femmes publiques
Et de prêches et de gestes mélancoliques ?
Je l'ai connu en Galilée, où il était
Un pauvre et mauvais apprenti qui rabotait
Du mauvais bois et qui trompait les gens pour vivre.
Jamais il n'a ~~pu~~ su lire un texte dans un livre
Et voici qu'il nous parle et raisonne de Dieu !
Se dire l'envoyé du Très-Haut est un jeu
Que les fourbes depuis longtemps aiment et jouent
Mais que moi, Barrabas, tout couvert de ma boue
Je blâme et je déteste et je ne jouerai pas
Etant trop haut encor pour descendre si bas"
Jean sentit la douleur vriller si fort son âme
Qu'il supplia, les mains jointes, l'une des femmes
D'empêcher Barrabas de blasphémer encor.
Des poings brutaux et noirs le poussèrent dehors.
Et Jean partit en sanglotant par la nuit blême
Sans plainte et sans colère et ferme et doux, quand même
Et ~~désignant de loin le bouge exaspéré~~ Se tournant de loin vers le bouge abhorré
Il se voila les yeux, mais dit : „ J'y reviendrai.

M. Guillaume

L'aube toucha bientôt de ses mains cristallines
Le front enténébré des bois sur les collines
Et le faîte du temple où s'éclairait l'airain.
Soudain
Tandis que Jean marchait encor par les campagnes
Des pas multipliés
Emplirent de leur bruit le mont des Oliviers
Et des femmes criaient de loin à leurs compagnes
Qu'un homme aux cheveux roux s'était pendu, là-haut;
Le cœur de Jean resta muet, sans un sanglot.
Le crime de Judas était illimitable.
Oh! ce soir qu'il prit place avec tous à la table
Et qu'il osa parler et que même à sa main
Ne trembla point quand Dieu lui présenta le pain!

Pourtant l'apôtre errant suivit la multitude:
Le mort ~~était gisant~~ gisait au pied de l'arbre et regardait
Fixement, eût-on dit, sa propre turpitude.
L'œil était sombre et ~~fixe~~ morne et dur; il obsédait.
Les lourds abois d'un chien montaient dans le tumulte;
Des gens passaient, jetant au cadavre l'insulte
Et se montraient cruels pour se cacher leur peur.
Jean sentit la pitié dominer son horreur
Il songeait à l'écart: Pourtant il fut des nôtres;
Pendant trois ans, son cœur fut le cœur d'un apôtre;
Il pardonna souvent lorsqu'il eût dû punir
Et Jésus-Christ l'aima, qui savait l'avenir.
Alors, sans hésiter, Jean traversa les houles
Et les fureurs toujours plus denses de la foule
Et soulevant le corps entre ses bras pieux
Avec des doigts très purs, il lui ferma les yeux.
Puis il le prit pour le porter lui-même en terre.
Quelqu'un l'accompagna vers les lieux solitaires
Et sans parler, tous deux, enfouirent Judas.

Ainsi jusqu'au matin où Christ ressuscita
L'âme de Jean fut à tel point profonde et tendre
Qu'aucun homme d'alors ne la pouvait comprendre
Et que même Marie à le voir vers son seuil
S'avancer lentement et sourire à son deuil,
Croyait l'apôtre aimé pris de vague folie.

C'est qu'il ne stagnait plus aucun soupçon de lie
Dans le vase chrétien qu'était déjà son cœur.
C'est qu'il avait vaincu toute l'ombre et la peur
Et que dans l'eau des pleurs, il savourait la joie.
Entre mille chemins, seul, il suivait la voie
Que Christ allait tracer autour de l'univers.
Il faisait son trésor de tous les maux soufferts.
Quand son pas rencontrait quelques touffes d'épines
Il s'arrêtait et bénissait le ~~ténébreux~~ noir buisson
D'avoir, pour le salut de tous, percé le front
Et les cheveux sacrés et les tempes divines.
Il bénissait ~~le fer~~ il bénissait le bois
Qui fournirent la lance et les clous et la croix;
Il bénissait jusqu'aux bourreaux sanglants et blêmes.
Et même, il bénissait, le soir, le Golgotha
Qui rouge et ténébreux, se bossuait là-bas
Avec ses rocs dressés comme autant de blasphèmes

III

Aussi longtemps que Jean chez les hommes vécut
Son front demeura lumineux d'avoir conçu
Lui le premier, quand Jésus-Christ dormait sous terre
L'héroïsme tranquille, intime et solitaire
Qui changea l'âme humaine et qui l'exalte encor.
Il fut sublime et doux, sans peine et sans effort
Il inclina son cœur, lampe ardente et fragile,
Sur chacun des versets de son pur évangile.
Il se sentait aimé où les autres étaient craints.
Quand il prêchait le soir dans les cités d'Asie
Les brises qui passaient en semblaient adoucies
Et les femmes pleuraient en lui tendant les mains
Il mourut plein de jours et de calme ~~sagesse~~
Aidé par tous les siens, à l'aube, dans Éphèse
Et sa voix se fit claire à son dernier moment:
"Jésus, si je vous ai servi, dévotement,
Avec ma bouche, avec mes ~~bras~~ cris, avec mon âme,
Accueillez-moi là-haut où vos anges proclament
L'aveuglante splendeur de votre éternité.
J'ai porté votre gloire avec humilité
Et lavé bien des fronts de leur erreur ancienne.
Néanmoins qu'avant tout, Seigneur, il vous souvienne
Qu'au temps où vous dormiez dans le morne tombeau
Seul, parmi tous, j'ai recueilli votre flambeau
Et que ma pauvre main abrita sa lumière,
Si bien qu'en m'approchant de mon heure dernière
C'est lui que je vous tends, c'est lui, ce même cœur
Qui remplaça, pendant trois jours, avec ferveur,
Seigneur,
Le vôtre, sur la terre.

M. Gagnebin

Les Barbares

12 ~~Emile~~ Vandeurpeer 42x24

C/10 Ital 18

~~O ces pas inconnus, pesants, autoritaires~~
~~Et venant de si loin, à travers l'infini,~~
~~Qu'on aurait dit~~
~~Qu'ils allongeaient la terre;~~
~~Et ces brusques départs, et ces flux dévorants~~
~~Et ces marches profondes~~
~~Et ces rythmes qui tous partaient de l'Orient~~
~~Et que semblait scander le cœur même du monde!~~

Là-bas,
Parmi les Don et les Dnieper, et les Volga,
Où la ~~bise~~ bise éternelle, à rude et sombre haleine,
Durcit la plaine
Et puis, là-bas encor,
Où les glaçons monumentaux des Nords
Bloquent, de leurs parois ~~[illegible]~~ hiératiques,
Les bords
Du fiord scandinave et du golfe baltique,
Et puis, plus loin encor, plus loin toujours,
Sur les plateaux d'Asie
Où les rocs convulsés dressent leur frénésie
Jusqu'à barrer le jour,
Les barbares rêvaient d'on ne sait quel mirage
Tenace et obsédant
Qu'ils croyaient voir se déplacer à ~~Qui les hélait vers~~ l'Occident,
De route en route, et d'âge en âge.

Âpres, hardis, aventureux,
Ils s'attaquaient d'abord, et se chassaient entre eux;
Ils dévastaient le steppe, et ravageaient la ~~[illegible]~~ plaine;
Ils se volaient des chars, et des peaux, et des laines
Et repartaient au loin ~~[illegible]~~ vers de nouveaux dangers.
Des foules se joignaient à l'appel passager
Qu'ils lançaient aux échos du haut de leurs montures;
Les chefs étaient de haute et compacte stature:
Leurs longs cheveux nattés ballaient leurs lourdes roux ~~corps et leurs cheveux flottaient dans le vent fou~~,
Ils se disaient issus des aurochs ou des loups.
Oh! ces pas violents ~~et ces pas~~ sur la terre sonore
Qui suscitait le soir, qui réveillait l'aurore,
Ces blocs errants et lourds de peuples rassemblés
Et ces trots des chevaux sur des pays brûlés
Et ces rapts dans la nuit, sous la lune et les astres
Et ces rires dans le carnage et les désastres
Et tout à coup

Et que ma pauvre main abrita sa lumière,
Si bien qu'en m'approchant de mon heure dernière
C'est lui que je vous tends, c'est lui, ce même cœur
Qui remplaça, pendant trois jours, avec ferveur,
Seigneur,
Le vôtre, sur la terre.

Aidé par tous les siens, à l'aube, dans Éphèse
Et sa voix se fit claire à son dernier moment:

Saint Éphèse

Tous ces fourmillements et ces tumultes fous
Faisant crouler leurs montagnes de cris et d'hommes
Vers Rome.

Olivier 42x24

Ils la virent, un soir, dormir sur ses deux bords:
Ses collines la soutenaient lasse et vieillie,
Mais le soleil jusqu'où sa gloire était faillie
~~Couvrait ses toits sacrés de grands~~ de lumineux boucliers d'or
Semblait changer ses toits en larges boucliers d'or
Comme pour la défendre à cette heure dernière.
Le Capitole étincelait dans la clarté
Et, malgré tout, dardait encor sa volonté
De rester ferme et droit et pur sous la lumière.
Les barbares se désignaient dans le lointain
Le palais des Césars où vivait Augustule
Et parmi les frontons ardents du Janicule
Les hauts gestes des Dieux barrant le ciel lointain.
Ils hésitaient devant la suprême bataille:
Leur esprit trouble et lourdement mystérieux
Sentait comme un effroi brusque et contagieux
Sortir des blocs fendus de l'antique muraille.
Des prodiges ~~semblaient marcher sur les~~ apparaissaient sur les maisons;
Des nuages soudains et pareils à des aigles
~~Volaient de l'Ouest à l'Est effrénés et sans règle~~
Se levaient en tumulte et s'envolaient sans règle
Et tour à tour quittaient ~~et~~ ou gagnaient l'horizon.
Et quand ~~enfin la nuit emplit~~ la sombre nuit voilait la voûte éteinte,
De toutes parts, sur les terrasses et les tours,
Des feux multipliés ~~restaurèrent~~ y maintenaient le jour
Et ~~maintinrent~~ réveillaient au cœur des Hercules la crainte.
Ils ne retrouvaient plus ~~à~~ dans leurs muscles l'élan
Qui les portait, depuis ~~des~~ les temps tumultuaires
Qu'ils avaient dû quitter l'autre bout de la terre,
Leur corps s'alanguissait torpide et indolent,
Ils erraient par les monts et les forêts tranquilles
Ne cherchant qu'un abri sous les arbres épais
Et qu'à flairer de loin, dans le vent qui passait
L'énorme et chaude odeur qui montait de la ville.

~~Les~~ La faim les fit sortir des bois et les rendit enfin
Maîtres des destinées.

La victoire sans grand effort fut moissonnée.
Déjà
Ils parcouraient la ville ~~avec, en main~~ en y semant, la flamme
~~La encor, ils ressentaient~~ Qu'ils ressentaient encor dans le fond de leur âme

20

La frayeur d'être là ;
Mais les vins ~~franchés~~ ~~sculptés~~ déversés ~~sur les~~ & les viandes ~~saignant crues~~ rouges
Mais l'odeur ~~dont~~ que Subure ~~emplissait l'air des rues~~ épandait de ses bouges
Mais les ors flamboyants de palais en palais
Leur donnèrent soudain l'audace qu'il fallait
Pour abattre l'orgueil ~~immobile~~ ~~millénaire~~ ~~sans défense~~ millénaire de Rome.

O cette heure qui clôt une ère et la consomme !
Et qui surveille, et qui écoute, et qui entend
Chaque empire tomber plus lourd au fond du temps !
O ces siècles armés qui tout à coup s'écroulent !
Ces flux et ces reflux de rages et de foules
Et ces fracas de fer et d'or sous le soleil !
O ces coups de marteaux sur des marbres vermeils
Ces corniches de gloire et de beauté vêtues,
Broyant, en s'abattant, les cris de leurs statues,
Et ces ~~coffres~~ trésors vidés et ces ~~autels~~ coffres fendus
Et ces bras dans le meurtre et le ~~terreur~~ viol tordus
Et ces ~~sanglots~~ plaintes et ces râles contre des portes,
Et ces amas encor tièdes de vierges mortes,
Et leurs ~~yeux et leurs seins~~ regards d'effroi, et leurs bouches, gardant
Des poils roux arrachés dans l'étau blanc des dents,
Et ~~par dessus la mort, tant de flammes brandies~~ la flamme rôdeuse & tout à coup grandie
Et lançant jusqu'au ciel ~~leurs~~ des ses menteurs d'incendies.

~~Dites, l'énorme horreur qui toujours~~
~~O cette horreur nécessaire qui apparaît~~
~~Au temps fatal où le monde succomberait~~
~~Sans le soudain afflux des forces violentes.~~
~~Dites ces printemps rouges & étranges & ~~saisissants~~ destructeurs~~
~~printemps rouges de l'argement dévastateur~~
~~Rejetant l'hiver pâle et l'automne ses plaines dolentes~~
~~Et le mourant éclat de leurs vieilles lueurs ;~~
~~Dites les cris sursauts, élans, éveils, marches profondes~~
~~Et ces cris & ces bonds & ces~~
~~Qui scandent, avec terreur, le cœur même du monde !~~

M. Habrant

Emile Verhaeren

~~Dites ces élans fous & ces marches profondes~~

Etienne

22 x 24

La Croisade 12 Turlot

Un cri surgit et frappe et monte, et puis s'étend
D'Ardennes en Vermandois et de Flandre en Luzarche;
Et les glaives au clair et les pennons en marche
Dès que passe ce cri, hérissent l'occident.

O ces milliers de pas sur ces milliers de routes
O ce bruit régulier fourmillant, et profond,
Dont tressaillent les eaux, dont s'émeuvent les monts
Et que les morts sous terre écoutent;
Bruits étouffés sous bois, bruits éclatés dans l'air
Bruits qui montent soudain et tout à coup s'affaissent
Comme si par instants des quartiers de falaise
Croulaient et s'abimaient en mer.

Les chemins débordés envahissaient les plaines:
On broyait les épis, on piétinait les graines;
On dévastait à mesure qu'on errait
Soit au bord des étangs, soit au long des forêts,
Tragiquement, avec la faim dans les entrailles.
Parfois s'improvisaient de rapides batailles
Autour de hauts trésors ou de butins captés
Un chef intervenait tenace et redouté
Et reployait sous lui les volontés serviles
Les soirs, ceux qui campaient aux limites des villes
Se ruaient vers la femme avec de fortes mains
Et le viol ~~criant~~ criait et s'étouffait dans l'ombre.
Mais tous, le jour levé reprenaient le chemin
Et la terre, à nouveau, grondait de pas sans nombre.

Là-bas
Sous le ciel bleu de Palestine
Un pâle croissant d'or ~~courbant~~ courbe sa pointe fine
A l'endroit même où l'étoile guidant les pas
Des bergers et des mages.
Et sur le bloc du sarcophage
Où Jésus Christ dormit sa mort,
Un drapeau vert aux franges d'or,
Depuis quels jours âpres et sombres,
Laisse flotter et s'exalter
Son ombre.

Au pays de Clermont, un moine avait prêché,
"Voulez vous être exempt de fange et de péché
Lorsque la mort vous saisira dans son étreinte
~~Partez mourir ou triompher en terre sainte;~~ Suivez ~~la croix~~ & planter ~~la~~ en
Soyez ceux là qui conquerront la terre sainte
La tombe ouverte ou ~~[illegible]~~ Jésus Christ langu[i]t trois jours,
Crie au monde qu'elle est sans gloire et sans secours
Et que sa pierre encor sanglante est profanée.

O voix du sang divin lentement obstinée
Qui n'as frappé jusqu'en ce temps qu'un écho mort.
Mais voici l'heure enfin de ~~l'immense~~ l'unanime ~~[illegible]~~ ~~essor~~ effort
Pour créer et muscler une force nouvelle.
Il faut que le silence apaise les querelles
Sur le brion d'un devoir ou le fête d'un droit
~~Que marquis et que ducs, que comtes et que rois,~~ les comtes, les ducs, les marquis & les rois
~~Coupent les rameaux noirs des haines héréditaires~~ Coupent superbes les liens des haines héréditaires
Qu'ils soient non pas seigneurs, mais croisés de leurs terres
Qu'il n'y ait qu'un orgueil sur l'occident debout
Ici, là bas, plus loin, de l'un à l'autre bout
Des vallons baptisés et des plaines chrétiennes
Afin qu'ils que soient armés d'ardeur quotidienne
Ceux qui ~~veulent que la~~ ~~troupe dore un ciel lointain~~ feront la guerre ~~en des pays lointains~~
~~souvent~~ partout mourir en des pays lointains
~~Et que~~ Pour que l'Europe, au monde, impose son destin.

~~Demain, quittez vos demeures par Dieu gardées~~
~~Et maintenant quittez vos demeures gardées~~
Quittez donc vos maisons par Dieu même gardées
O vous, les pas, qu'on entendra jusqu'en Judée,
Pas venus de ~~la mer~~ partout avec l'ombre et le vent.
Comme un broussaillement ténébreux et mouvant
Pas qui traverserez les pays d'Allemagne
Et le sombre Danube, éventrant ses montagnes
Et le Bosphore, et puis l'Asie, et puis là bas
Les carrefours d'Alep, et les cours de Damas
Et qui toujours, toujours plus loin de proche en proche
Viendrez camper un soir sous les murs d'Antioche,
O pas rués vers la victoire, éperdument,
Je bénis votre fièvre et votre acharnement.

Alors qu'ils chevauchaient entre Bude et Belgrade,
Le front libre du casque, et l'étrier ballant,
Tancrède et Robert causaient en camarades

Du discours de l'Hermite et de son cri brûlant ;
Ils n'avaient point compris la harangue trop belle ;
Pour eux, tout étranger demeurait l'ennemi — 23
Et rien ne distinguait du lointain infidèle
L'anglais envahisseur ou l'allemand conquis.
Pourtant comme ils passaient à Varna, le dimanche,
Leur prière confondue avec le cri de tous
Sous les coupoles d'or des basiliques blanches
Leur insuffla quand même un esprit moins jaloux.
Ils mangèrent le pain d'une commune idée
Que leur tendit un prêtre extatique et obscur
Et leur bouche baisant la même croix dardée
Ils se crurent chez eux ~~dans ce temple~~ sous ce ciel inconnu.

M. Guillon

Tandis que Godefroid ayant gagné l'Asie
Pour ~~vaincre par l'astuce ou par la~~ ~~attaquer avec astuce~~ ~~l'hérésie~~
s'attaquer lui le premier à l'hérésie
Des hauts sultans ~~[illegible]~~ de Soie d'or beryls couverts
Et ~~leurs~~ villes dont l'or ~~se mirait dans~~ illuminait la mer
de leurs peuples noirs qui - en leurs âmes étranges
~~Ne rencontrait jamais au tréfond de leurs âmes~~
Qu'une foi monstrueuse et de sang ~~et de fange~~ [illegible] infâmes
~~Qu'une foi monstrueuse,~~
~~Rien qui ne lui parut étrange, hostile, infâme,~~
~~Et ne comprenait rien à la clarté,~~
~~Si différente était pour elle la clarté~~
Et ne comprit jamais la torride clarté
Que leur versait ~~d'âge en âge, la vérité~~
au cœur, une autre vérité. 23

Sion, vos reposiez là-bas au fond des plaines
Avec vos dômes ronds et vos minarets droits
D'où le haut muezzin d'un ample et ferme haleine
De terrasse en terrasse, illimitait sa voix !
Et Godefroid songeait que le sanglant calvaire
La maison de Marie et la tombe de Dieu
Écoutaient, tous les jours, l'insultante prière
Que cet homme ~~chantant en défiant les cieux~~ lançait à la face des cieux
~~Soudainement~~ D'un coup joyeux, il eût voulu gagner la ville
Mais ses ~~ouvriers~~ guerriers lassés se couchaient en chemin
Leur courage s'usait, et leur fièvre indocile

Du discours de l'Hermite et de son cri brûlant.
Ils n'avaient point compris la harangue trop belle ;
Pour eux, tout étranger demeurait l'ennemi
Et rien ne distinguait du lointain infidèle
L'anglais envahisseur ou l'allemand conquis
Pourtant comme ils passaient à Varna, le dimanche,
Leur prière confondue avec le cri de tous
Sous les coupoles d'or des basiliques blanches
Leur insuffla quand même un esprit moins jaloux
Ils mangèrent le pain d'une commune idée
Que leur tendit un prêtre extatique et obscur
Et leur bouche baisant la même croix dardée
Ils se crurent chez eux ~~dans ce temple~~ sous ce ciel inconnu.

Mais déjà Godefroid guerroyait en Asie,
Livrant assaut, avec astuce ou frénésie,
A Tarse et à Nicée, et plus loin, près des mers.
Il vainquit les sultans d'or et d'argent couverts
Qui combattaient sans peur, mais sans ordre et sans art ;
Leurs glaives recourbés auréolaient leur fuite
Et leurs coursiers frappaient le sol, de bonds légers.
En eux, tout ~~leur~~ lui parut hostile et mensonger
Plus rien n'était commun dans le tréfond des âmes
La croix et le ~~croiss~~ croissant brûlaient d'une autre flamme
Et les cœurs s'exécraient au nom des deux clartés
Qui répandaient, différemment, la vérité

Sion, vous reposiez là-bas au fond des plaines
Avec vos dômes ronds et vos minarets droits
D'où le haut muezzin d'une ample et ferme haleine
De terrasse en terrasse, illimitait sa voix !
Et Godefroid songeait que le sanglant Calvaire
La maison de Marie et la tombe de Dieu
Ecoutaient, tous les jours, l'insultante prière
Que cet homme ~~chantant en défiant les~~ lançait à la face des cieux
~~Soudainement~~ D'un coup géant, il eût voulu gagner la ville
Mais ses ~~ouvriers~~ guerriers lassés se couchaient en chemin
Leur courage s'usait, et leur fièvre indocile

Faisait frémir, parfois, la révolte en leurs mains.
Malgré toute sa fougue, il lui fallut attendre
Que l'occident lui dépêchât d'autres soldats
Et ce furent ceux-là du Vexin et de Flandre
Dont il ouït d'abord se rapprocher le pas.
~~Ils prenaient~~ Et puis ce fut, superbement, l'armée entière
Avec ~~leurs~~ ses étendards repliés ou flottants
Il crut à quelque orage enfermé sous la terre
Qui tout à coup se délivrait en s'exaltant ;
~~Ceux qui suivaient~~ Les Aquitains chantaient un hymne ardent et grave
Qui l'ordre de leur marche, avec calme, scandait,
~~Et c'étaient~~ Tandis que les Normands, les Saxons et les Slaves
~~Qui tout au loin~~ La gauche au loin sur les routes leur répondaient
Un seul pas fourmillant semblait mouvoir ~~ces~~ leurs foules
Que le soleil frappait de haut, terriblement
~~Laissant couler sa clarté~~ Et c'étaient des clartés croulant d'or comme des houles
De l'un à l'autre bout de ~~leurs~~ leur (avancement [illegible] fourmillement
O les nuits de repos et les matins d'alerte
Et tout à coup, au soir tombant du jour dernier,
Debout, là, devant ~~eux~~ tous, dans sa ceinture verte,
Jérusalem et sa vallée, et ses palmiers
Alors l'élan fut tel dans l'ombre et la poussière
Qu'on eût dit que le sol lui-même s'emportant
Au soulèvement fou des pas myriadaires.
L'air était bondissant et le vent haletant
La force et la valeur se muaient en miracles
En vain, herses et ponts, et douves et créneaux
Et rocs et murs et tours étageaient leurs obstacles
L'énorme tourbillon ~~des pas~~ devint ~~alors~~ ~~devenu~~ soudain l'assaut
Rué comme un torrent contre la cité sainte
~~D'orage, coup sur coup, aux angles de l'enceinte~~ :
Et les portes ~~tombaient~~ cédaient (tombaient) en écrasant les cris
Et les ~~pas triomphans foulaient la cité sainte~~ battaient
Les flammes s'enlaçaient par au dessus l'enceinte
~~Dont les remparts brûlaient et couronnaient la nuit~~
Et le mont Golgotha s'éclaira pour la nuit ~~tombaient & brûlaient dans~~ .

O jeune et violente et rapide victoire !
O péril durement surmonté !
O geste gauche encor dans la lointaine histoire
D'une Europe vers l'unité !

Martin Luther

29

Les monastères,
On les voyait jadis ainsi que de grands fronts
Du fond des bois, du bout des monts
Illuminer la terre.
Leurs tours les éclairaient comme autant de flambeaux
Au dessus d'eux, les étoiles posaient leurs sceaux,
Et sur les champs, les clos, les lacs et les vallées
Ils dardaient de très haut
Le dogme inexpugnable et la foi crenelée.

Rome pensait pour tous
Mais eux songeaient pour Rome
Ils dominaient la vie et les brusques remous
Qui creusait en son lit, le flot rétif des hommes
Partout, de bourg en bourg, de cité en cité
Pesaient sur les cerveaux leurs blocs d'autorité
Peuples des pays clairs, peuples des landes sombres
N'étaient que leur vouloir sacré devenu nombre
Ils déployaient sur Dieu leurs syllogismes froids
Ils inspiraient la crainte au cœur sans peur des rois
Et personne n'osait au brasier de son âme
Réveiller un feu d'or qui ne fut point leur flamme.

Pendant mille ans
Ils maintinrent ainsi comme un glaive en sa gaine
A la merci de leurs bras fermes et vigilants
L'ardeur humaine;
L'esprit ne sentait plus agir comme un ferment
La raison rude;
La recherche était morte, et l'on croyait dûment,
Par habitude;
Le doute allègre était traqué de seuil en seuil
Comme une bête
Et celui-là mourrait qui paraissait d'orgueil
Humain, sa tête.

O ce grand ciel chrétien, despotique et mental
Envoûtant sous ses lois, l'espace occidental
Qui donc l'affronterait, là haut, sur la montagne?

Ce fut un moine ardent, sensuel et buté
Qui ~~de fer~~ serrait tous ces fiers deux ~~Grand de lucide volonté~~ poings de volonté
Et qui offrit à ~~l'univers~~ la terre, un pays d'Allemagne.

Les textes nus et froids lui semblaient sans vertu
C'étaient des poteaux secs qui se croyaient des arbres
L'esprit vivant gisait sous la lettre abattu
Et le pape, là bas, dans sa ville de marbre
Mettait la grâce en vente, et trafiquait du ciel.
Partout le décor creux masquait les lignes fermes
Et les rugueux pilliers d'~~un~~ un temple essentiel
Les pépites de l'or semblaient autant de germes
Dont les prêtres ensemençaient le sol chrétien
Tout un peuple de saints imposait sa tutelle
A la supplique humaine et la chargeait de liens
Le cri direct de l'homme à Dieu n'avait plus d'ailes.

~~Bi~~ Bien qu'il ne vît autour de lui
Que des ~~poings de~~ mains en fureur se crisper dans la nuit
Et des gestes armés de crosses
Le menacer, soudain, de vengeances féroces
Jusqu'au delà de son tombeau,
Bien que le monde entier pesât sur son cerveau
Avec ses vieux décrets et ses vieux anathèmes
Rien n'empêcha Martin Luther
Devant l'aube du matin clair
De penser par lui-même.

Il libéra le monde, en étant soi, pour tous.

Comme une forteresse, il maintenait debout
Près de son cœur, sa conscience
La bible était pour lui, non pas une prison,
De textuelle obédience,
Mais un jardin bougeant sous l'or des frondaisons
Où chaque homme selon son âme
Choisit la fleur qu'il aime et mord au fruit qu'il veut e;
Et sous le ciel ardent de flammes
Distingue le chemin qui le conduit vers Dieu.

Voici la vie, après combien de jours, ouverte
A la croyance libre et la saine ferveur
L'idée humaine, enfin, marche à sa découverte

Et prend le jeune orgueil pour guide et pour sauveur
Il n'importe que tonne encor la voix romaine
Luther a sous l'orage engrangé la moisson…
Sa force, il l'a trouvée en son âme germaine
Que la nature entière emplit de son frisson,
Il est homme de passion franche : il le crie,
La vigne de la chair il la veut vendanger
Jamais, il n'est au bout de sa propre furie
Ni de sa joie âpre et folle d'être en danger.
Il est terrible et gai ; son humeur est soudaine
Il est contradictoire avec ténacité
Tous les fleuves d'amour, tous les torrents de haine
Creusent, sans le trouer, son grand cœur exalté
Il demeure inquiet jusque dans sa victoire
Et quand la mort s'étend de son cœur à son front
On dirait que la nuit voile d'une aile noire
De roc en roc, les flancs et le sommet d'un mont

49

[S]on sommeil ne fut plus qu'une énorme poussée
[D]e gestes orageux à travers sa pensée ;
[Q]u'il s'étendît, le soir, dans son lit, sur son dos,
[S]es nerfs restaient brûlants jusque dans son repos ;
[I]l était frémissant toujours, comme une flèche
[Q]ui troue une muraille, et vibre dans la brèche,
[P]our augmenter encor ses maux quotidiens
[I]l ~~prenait soin~~ s'angoissait des maux et des ~~affres~~ plaintes des siens ;
[S]on terrible cerveau semblait un incendie
[P]lein de feux ravageurs et de flammes brandies.

Mais plus son cœur souffrait,
[P]lus l'amertume ou la rancœur y pénétrait,
[P]lus il se préparait à soi-même d'obstacles
[P]our éloigner l'instant de foudre et de miracle
[Q]ui tout à coup éclairerait tout son labeur.

28

M. Halvan

MICHEL-ANGE. < 12 Emilot

Quand Buonarotti dans la Sixtine entra
Il demeura
Comme aux écoutes,
Puis son œil mesura la hauteur de la voûte
Et son pas le chemin de l'autel au portail.
Il observa le jour versé par les fenêtres
Et comment il faudrait et dompter et soumettre
Les chevaux clairs, mais ~~violents~~, de son travail. effrénés

Puis il partit jusques au soir vers la campagne.

Les lignes des vallons, les masses des montagnes
Peuplèrent son cerveau de leurs puissants contours,
Il surprenait dans les arbres ~~tordus~~ noueux et lourds
Que le vent rudoyait ou ployait avec force
Les tensions d'un dos, ou les galbes d'un torse
Ou l'élan vers le ciel de grands bras exaltés,
Si bien qu'en ces instants, toute l'humanité
— Gestes, marches, repos, attitudes et poses —
Prenait pour lui l'aspect amplifié des choses.

32

...monts
...lles puissantes
...profonds
...ssante.
...s sont fous.
...stant fugace
...aces
...thme à vous.
...imetière
...terre
...bler vos os
... vos tombeaux
...village
...mes usages
...sur vous
... leurs éclairs
... univers.
... des mers
... de phares
... des gares.
...ts
... la nuit,
...e
...s.
...eux chantiers
... et de ~~chapages~~ charpagnes
...des Criers [?]
...ux de montagne,
...e pavés
...ns la boue
...el soulevés
...s et de roues
...s blancs
...usons barbares
...dolents
... gabarres.

Il regagna la ville au tomber de la nuit
Tour à tour glorieux et mécontent de lui
Car aucune des visions qu'il avait eues
Ne s'était, à ses yeux, apaisée en statues.

Le lendemain avant le soir,
Sa lourde humeur crevant en lui comme une grappe
De raisins noirs,
Il partit tout à coup chercher querelle au pape
" Pourquoi l'avoir choisi
Lui, Michel-Ange, un statuaire ;
Et le forcer à peindre en du plâtre durci
Une calme légende au haut d'un sanctuaire ?
La Sixtine est obscure, et ses murs mal construits :
Le plus roux des soleils n'en chasse point la nuit !
A quoi bon s'acharner sur un plafond funèbre
A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres.
Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait
Le vaste bois pour un si large échafaudage ?"
Le pape répondit sans changer de visage :
" On abattra pour vous ma plus haute forêt. "

Michel-Ange sortit et s'en alla dans Rome,
Hostile au pape, hostile au monde, hostile aux hommes,
Croyant heurter partout aux abords du palais
Mille ennemis qui le guêtaient, groupés dans l'ombre
Et qui raillaient déjà la violence sombre
Et la neuve grandeur de l'art qu'il préparait.

roman

49

Son sommeil ne fut plus qu'une énorme poussée
De gestes orageux à travers sa pensée ;
Qu'il s'étendît, le soir, dans son lit, sur son dos,
Ses nerfs restaient brûlants jusque dans son repos ;
Il était frémissant toujours, comme une flèche
Qui troue une muraille, et vibre dans la brèche,
Pour augmenter encor ses maux quotidiens
Il ~~prenait soin~~ s'angoissait des maux et des affres [plaintes] des siens ;
Son terrible cerveau semblait un incendie
Plein de feux ravageurs et de flammes brandies.

Mais plus son cœur souffrait,
Plus l'amertume ou la rancœur y pénétrait,
Plus il se préparait à soi-même d'obstacles
Pour éloigner l'instant de foudre et de miracle
Qui tout à coup éclairerait tout son labeur,
Mieux il élaborait en son âme croyante
L'œuvre sombre et flamboyante
Dont il portait en lui le triomphe et la peur.

Ce fut au temps de Mai, quand sonnaient les matines,
Que Michel-Ange enfin, rentra dans la Sixtine
Avec la force en son cerveau.
Il avait ramassé son idée en faisceaux :
Des groupes nets et surs, d'une ligne ample et fière
Se mouvaient devant lui dans l'égale lumière.
L'échafaudage était dressé si fermement
Qu'il aurait pu mener jusques au firmament.

32x

M. Gagnadour 30

Un grand jour lumineux se glissait sous la voûte
En épousait la courbe et la fleurissait toute.
Michel-Ange montait les échelles de bois,
A erte, et enjambant trois degrés à la fois.
Une flamme nouvelle ardait sous sa paupière,
Ses doigts, là-haut, palpaient et caressaient les pierres
Qu'il allait revêtir de gloire et de beauté.
Puis il redescendit d'un pas précipité
Et verrouilla, d'une main forte,
La porte.

Il se cloîtra pendant des jours, des mois, des ans,
Farouche à maintenir l'orgueil et le mystère
Autour de son travail nombreux et solitaire ;
Chaque matin, il franchissait au jour naissant
De son même pas lourd, le seuil de la chapelle,
Et comme un tâcheron violent et muet,
Pendant que le soleil autour des murs tournait,
Il employait ses mains à leur œuvre immortelle.

Déjà,
En douze pendentifs qu'il leur départagea
Sept prophètes et cinq sybilles
Cherchaient à pénétrer de vieux livres obscurs
Dont le texte immobile
Arrêtait devant eux, le mobile futur.
Le long d'une corniche aux arêtes carrées
De beaux corps lumineux se mouvaient hardiment

romain

A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres.
Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait
Le vaste bois pour un si large échafaudage ?"
Le pape répondit sans changer de visage :
" On abattra pour vous ma plus haute forêt. "

Michel-Ange sortit et s'en alla dans Rome,
Hostile au pape, hostile au monde, hostile aux hommes,
Croyant heurter partout aux abords du palais
Mille ennemis qui le guêtaient, groupés dans l'ombre
Et qui raillaient déjà la violence sombre
Et la neuve grandeur de l'art qu'il préparait.

Et leur torse ou leur dos peuplait l'entablement
De leur vigueur fleurie et de leur chair dorée.
Des couples d'enfants nus soutenaient des frontons,
Des guirlandes jetaient ci et là leurs festons,
Le long serpent d'airain sortait de sa caverne,
Judith se pavanait dans le sang d'Holopherne,
Goliath s'écroulait ainsi qu'un monument
Et vers les cieux montait le supplice d'Aman.

Et sans erreurs, et sans ratures,
Et jour à jour, et sans repos,
L'œuvre s'affermissait en sa pleine structure ;
Bientôt
La Genèse régna au centre de la voûte :
On y pouvait voir Dieu comme un lutteur qui joute
Avec le chaos sombre et la terre et les eaux ;
La lune et le soleil marquaient d'un double sceau
Dans l'étendue ardente et nouvelle, leur place.
Jehovah bondissait et volait dans l'espace,
Baigné par la lumière ou porté par le vent ;
Le ciel, la mer, les monts, tout paraissait vivant
D'une vie énorme et lente, et dûment ordonnée ;
Devant son créateur, la belle Eve étonnée
Levait ses tendres mains et ployait le genou,
Tandis qu'Adam sentait le doigt du Dieu jaloux
Toucher ses doigts et l'appeler aux œuvres grandes ;
Et Caïn et Abel préparaient leurs offrandes ;
Et le démon devenu femme ~~entrait au Paradis~~ et tentateur
~~Et ses seins triomphaux ornaient l'arbre maudit~~;
Ornait de ses seins lourds l'arbre dominateur.

...ulot
... monts 32 x
...lles puissantes
... profonds
...ssante

...s sont fous.
...istant fugace
...races
...thme à vous.

...imetière
...terre
...embler vos os
...ant vos tombeaux
... un village
... mêmes usages
... ses vous
...ous
... de leurs éclairs
...le univers.

...ord des mers
... et de phares
...tes des gares.
...bruits
...ant la nuit,
...rée
...ncés.
... les
... ~~...udreux~~ chantiers
...as, et de ~~chapagnes~~ charpagnes
...s des leviers
...rceaux de montagne ;
...reux pavés
... dans la boue
... ciel soulevés
...aines et de roues
...abes blancs
...chansons barbares
...s indolents
...ndes gabarres.

Et sous les pampres d'or de son clos tributaire
L'ivresse de Noé s'échouait sur le sol ;
Et le déluge noir épandait comme un vol
Ses larges ailes d'eau sur les bois et la terre.

Dans ce travail géant que ~~lui seul~~ seul il acheva
Michel-Ange brûlait du feu de Jehovah ;
Un art surélevé jaillit de sa cervelle ;
Le plafond fut peuplé d'un race nouvelle
D'êtres majestueux, violents et pensifs.
Son génie éclatait, austère et convulsif,
Comme celui de Dante ou de Savonarole,
Les bouches qu'il ouvrait disaient d'autres paroles,
Les yeux qu'il éclairait voyaient d'autres destins,
Sous les fronts relevés, dans les torses hautains
Grondait et palpitait sa grande âme profonde ;
Il recréait, selon son cœur, l'homme et le monde
Si magnifiquement, qu'aujourd'hui, pour tous ceux
Que hantent les splendeurs et les gloires latines,
Il a fixé, sur la voûte de la Sixtine,
Son geste tout puissant, dans le geste de Dieu.

Ce fut par un jour ~~d'~~ frais d'automne,
Que l'on apprit enfin
Que le travail, dans la chapelle, avait pris fin
Et que l'œuvre était bonne.
La louange monta comme un flux de la mer
Avec sa vague ardente et son grondement clair,
Mais Jules deux, le pape, hésitant à conclure,

A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres.
Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait
Le vaste bois pour un si large échafaudage ?"
Le pape répondit sans changer de visage :
" On abattra pour vous ma plus haute forêt. "

Michel-Ange sortit et s'en alla dans Rome,
Hostile au pape, hostile au monde, hostile aux hommes,
Croyant heurter partout aux abords du palais
Mille ennemis qui le guêtaient, groupés dans l'ombre
Et qui raillaient déjà la violence sombre
Et la neuve grandeur de l'art qu'il préparait.

L'Or 12 Turlot 32x

Vous existez en moi, fleuves, forêts et monts
Et vous encor, mais vous surtout, villes puissantes
Où je sens s'exalter les cris les plus profonds
D'âge en âge, sur la terre retentissante.

Vos gestes sont précis, si vos espoirs sont fous.
Vous vivez mille instants en un instant fugace
Vous créez votre force avec toutes les races
Et le rythme du siècle est votre rythme à vous.

O morts couchés de cimetière en cimetière
Au long des plaines de la terre
... trembler vos os
...nt vos tombeaux
... un village
...mêmes usages
...le sur vous
...nes
... de leurs éclairs
...lle univers.
...bord des mers
... et de phares
...tes des gares.
...bruits
...ant la nuit,
...rée
...cés.
les ~~...dreux~~ chantiers
...s, et de ~~...~~ Charpagnes
...s des Criers
...rceaux de montagne,
...reux pavés
... dans la boue
... ciel soulevés
...ines et de roses
...abes blancs
... chansons barbares
...s indolents
...des gabarres.

31

Son silence fit mal ainsi qu'une brûlure,
Et le peintre s'enfuit vers son isolement.
Il rentra, comme heureux, en son ancien tourment,
Et la rage, et l'orgueil, et leur tristesse étrange,
Et le soupçon mal refréné
Se remirent à déchaîner
Leur tragique ouragan, à travers Michel-Ange.

EMILE VERHAEREN.

Et sous les pampres d'or de son clos tributaire
L'ivresse de Noé s'échouait sur le sol;
Et le déluge noir épandait comme un vol
Ses larges ailes d'eau sur les bois et la terre.

Dans ce travail géant que ~~lui seul~~ seul il acheva
Michel-Ange brûlait du feu de Jehovah ;
Un art surélevé jaillit de sa cervelle ;
Le plafond fut peuplé d'un race nouvelle
D'êtres majestueux, violents et pensifs.
Son génie éclatait, austère et convulsif,
Comme celui de Dante ou de Savonarole,
Les bouches qu'il ouvrait disaient d'autres paroles,
Les yeux qu'il éclairait voyaient d'autres destins,
Sous les fronts relevés, dans les torses hautains
Grondait et palpitait sa grande âme profonde ;
Il recréait, selon son cœur, l'homme et le monde
Si magnifiquement

IMAGES A CRUSOE.

O God ! can I not grasp
Them with a tighter clasp ?
O God ! can I not save
One from the pitiless wave ?
E. A. POE.
(A dream within a dream).

Vieil homme aux mains nues,
ô remis entre les hommes, Crusoé !

Tu pleurais, j'imagine, quand des tours de l'Abbaye comme un flux s'épandait le sanglot des cloches sur la Ville.

O Dépouillé !

Tu pleurais de songer aux brisants sous la lune ; aux sonorités du ciel vide ; aux musiques étranges qui naissent et s'assourdissent dans le temple clos des oreilles solitaires,

semblables aux cercles enchaînés que sont les ondes d'une conque, ou à l'amplification de clameurs sous la mer.

ASSOCIATION

Le pan de mur est en face, pour conjurer le cercle de ton rêve.

Mais l'image pousse son cri.

L'Or — 12 Turlot — 32x

Vous existez en moi, fleuves, forêts et monts
Et vous encor, mais vous surtout, villes puissantes
Où je sens s'exalter les cris les plus profonds
D'âge en âge, sur la terre retentissante.

Vos gestes sont précis, si vos espoirs sont fous.
Vous vivez mille instants en un instant fugace
Vous créez votre force avec toutes les races
Et le rythme du siècle est votre rythme à vous.

O morts couchés de cimetière en cimetière
Au long des plaines de la terre
De quel frémissement doivent trembler vos os
Lorsque les ~~rails~~ trains sonnants ébranlent vos tombeaux
Vous étiez mêmes gens habitant un village
Vous ne connaissiez rien que vos mêmes usages
Et voici que le monde entier roule sur vous
Ses tumultes et ses remous
Et que les ~~trains~~ rails qui vous frôlent de leurs éclairs
Jettent vers les cités, l'innombrable univers.

Elles sont là qui attendent au bord des mers
Avec leurs gestes droits de signaux et de phares
Avec leurs yeux en feu sous les voûtes des gares.
Avec les mailles de leurs bruits
Le resserrant le jour, le desserrant la nuit,
Avec leur hâte et leur ruée
Vers les conquêtes graduées.

Voici les ~~quais~~ ~~huileux, et les poudreux~~ ~~magasins~~ ~~les docks~~ docks & les ~~arceaux~~ & les chantiers
Pleins de marteaux, et de compas, et de ~~charpagnes~~ charpagnes
Où les cables des treuils et les bras des leviers
Font mouvoir lentement des morceaux de montagne ;
Voici des ~~camions~~ cargaisons ~~broyant~~ chargeant les vieux pavés
Et des ~~fers des chevaux imprimés~~ ballots de graine échoués dans la boue
Et des ponts, tout à coup, jusqu'au ciel soulevés
Et des tournoiements fous de chaînes et de roues
Et des Malais bronzés et des Arabes blancs
Et leurs cris gutturaux et leurs chansons barbares
Ou leur travail rapide ou leurs pas indolents
Autour des bricks légers et des lourdes gabarres.

33

Plus loin montent des tours, sonores d'un bruit d'eau.
En des hangars fumeux circulent des flambeaux.
De grands élévateurs ronflant dans la poussière
Aspirent ~~jusques aux~~ jusqu'au toits les grains myriadaires
Barres d'acier, plaques de fer, lingots de plomb
Glissent presque sans bruit, en des steamers profonds
Au bout du port, en des enclos ~~blondes~~ gardés s'isolent
Les hauts réservoirs blancs de naphte et de pétrole
La fumée est si dense à travers les grands mâts
Que le soleil dans les cieux d'or ne se voit pas
Et que l'effort musclé de la cité entière
Paraît à tels moments ~~se tendre~~ se bander sous la terre.

Guichets, comptoirs, bureaux sous vos abat-jour verts,
Avec vos mille mains griffant la page blanche
Vous consignez la vie illuminant la mer
Des Antilles au Cap et du Cap à la Manche;
Vous resserrez la force énorme entre vos doigts
Et le courage humain ~~coule au bec de vos plumes~~ se nombre sous vos plumes
Et la peine et l'ardeur, et la rage, et l'effroi
Et l'ahan de la forge, et les bonds de l'enclume;
Vous recensez les coups de pic et de marteau
Dans les mines, dans les forêts et dans les brousses
Et les pas des porteurs ployant sous leurs fardeaux
Et le trot voyageur des caravanes rousses
Et vos livres massifs pleins de mornes odeurs
Où s'étage l'orgueil des sommes chimériques
S'imprègnent jour à jour de l'immense sueur
Qui perle aux quais d'Asie et coule aux docks d'Afrique.

Et tout là-bas, du coin d'un carrefour géant
Du haut de très grands toits, œillés de vitres rondes
Tu règnes, de pôle en pôle, sur l'océan,
Toi, la banque, âme mathématique du monde!
Les plus vieux des désirs retentissent en toi,
Toutes les passions en lutte et en folie
À ton rythme fatal s'apaisent ou s'allient
Et s'inclinent soudain devant ton orgueil froid.

Et tout se canalise en un réseau de lignes
Bordés sur ~~les papiers~~ tes cornets, de chiffres et de signes
Ruse, bassesse et vice; ardeur, peine et travail.
Comme un air vicié s'engouffre en un poitrail
Tout se respire, ~~et tout se brûle et tout s'exhale~~ en toi s'y brûle & s'en exhale
Le temps manque pour distinguer les droits des torts
Tout est fondu par la vie âpre et triomphale.

Dans l'or.

O formidable pluie éparse sur le monde!
O l'antique légende! O chair de Danaé
O cieux brûlés de feu et d'étoiles fécondes
Qui vous couchez le soir sur l'univers pâmé
O tourbillons ~~d'or~~ de l'or où les yeux s'hallucinent
Or, échange et conquête; ~~or~~ or! verbe universel,
Sève montant au faîte et coulant aux racines
De forêt en forêt, comme un sang éternel.
~~Or, lien~~ Or, lien de peuple à peuple à travers les contrées
Et ~~tantôt~~ tantôt pour la lutte, et ~~tantôt~~ tantôt pour l'accord
Mais lien toujours vers quelque entente inespérée
Puisque l'ordre lui-même est fait avec de l'or.

M. Guillon

Le maître. <12 Traduit

On lui reprochait tout
Depuis longtemps, mais à l'écart, dans l'ombre.

Et c'était son astuce et ses ruses sans nombre
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout
Même en cédant obliquement à la contrainte
Et c'était son art preste et chaque fois nouveau
De susciter d'illusoires complots
Et d'autres fois
C'était sa voix
Franche et brusque comme une étreinte
Et sa langue indocile aux propos mensongers
Et tout à coup son front se redressant sans crainte,
Très haut,
Jusqu'aux tonnerres du danger.

Un jour pourtant,
Que tous sentaient son joug peser plus irritant,
Quelqu'un, un inconnu, s'éla soudain vers lui
A l'heure où s'installait sur les gradins, la nuit,
Les colères enfin démuselées
De l'Assemblée.
L'attaque fut menée avec rage et candeur
Et tous, à tels moments de verve, applaudissaient
Cet inconnu longtemps muet
Dont la parole étrangement nouvelle
Passait en rouge éclair à travers leur cervelle
Et défiait le maître et l'atteignait sans peur.

Il répondit par le rire qui raille
Tandis que se levaient déjà autour de lui cent mains
Pour ajourner le sort de la bataille
Au lendemain.

L'empire!
Depuis bientôt vingt ans
Il le menait comme un navire
Dont les grands mats ornés de pavillons battants
Étaient sa volonté que blasonnait son verbe;
Toute sa force avait gréé l'œuvre superbe;
Les focs ardents, la proue en or, les haubans clairs
Et les voiles, d'espace inassouvies
Étaient sa vie
Quand ils envahissaient de leur splendeur la mer.
Or à cette heure belle où planait sa victoire,
Sans même soupçonner ce qu'il fallut d'orgueil,
De souple audace et de ~~[illegible]~~ gestes contradictoires
Pour ~~dominer les flots~~ ruser avec l'eau et tourner les écueils,

35

Bibliothèque royale de Belgique

Quelque pâle ~~et inconnu~~ rêveur
Que tous ses ennemis accueillaient en sauveur
Soudainement attaquait son ouvrage
Au nom d'une justice imprévue et sauvage.

Déjà
Au-dessus de la ville et des plaines, là-bas,
Vibraient de tous côtés les fils télégraphiques
Pour divulguer l'attente et la terreur publiques,
Oh! le sort redouté de l'imminent combat!
Le négoce et la banque entraient dans la mêlée
L'or épandu aux quatre coins du monde
Précipitait sa fièvre angoissante et profonde
D'après le pouls d'une assemblée.

Un orageux public, ici, là-bas, partout,
Cramponné aux piliers, sur les balcons debout,
Massait au long des murs ses grappes colossales,
Lorsque le maître, à pas fermes et lents, s'en vint
Le lendemain
Prendre sa place en la grand' salle.

~~On l'épiait de toutes parts~~
Tandis qu'il parcourait, sans hâte et sans fièvre,
Avec à peine un remuement des lèvres
~~Quelques rares feuillets sur sa banquette~~ épars.
Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,
De la large, luisante et massive tribune,
Le silence s'imposa ~~s'établit~~ tel
Que l'on n'entendit plus que les branches d'un hêtre
Au va et vient du vent accidentel
Griffer, là-haut, les carreaux mats d'une fenêtre.

Avant qu'il ne parlât
Longtemps, avec des yeux aigus, il promena
Comme une étrange et muette torture
Sur ceux dont il brûlait de cravacher déjà
La pauvre lâcheté et l'âpre forfaiture.
Il semblait leur prédire où porteraient ses coups
Sur l'échine de leur bassesse,
Si leur meute sauvage et craintive de loups
Rien qu'à le voir devant elle, debout,
Ne rentrât dans sa cage et ne reprît sa laisse.

Ils comprirent ses yeux et la peur les dompta.

Alors,
Sans un geste trop vif, ni sans un cri trop fort,
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée,
Sa parole monta
Vers l'assemblée.

Il fut avec dexterité, sincère et faux.
Il s'imposait habilement, mais sans emphase;
Comme un plumage souple et chatoyant d'oiseau
Il disposait en nets et réguliers faisceaux
Les arguments ailés dont il armait ses phrases;
Soudain, avec tranquillité, il dévoila
Le ciel profond que jour à jour il étoila
Pour que pareille à quelque immense Walkyrie
On y pût voir marcher et régner la Patrie.
Puis son verbe se fit sournois et entêté
Et sans effort et sans violente brisure
Telle une eau patiente à travers les fissures
Il atteignait et submergeait les volontés.

Il ~~sentit~~ vit que peu à peu se redressait sa cause
Et ~~les chemins monter~~ qu'un chemin montant vers son apothéose
Rayonnante déjà quoique lointaine encore.

Il connaissait si bien le jeu des consciences
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu d'or
Au chiffre obscur qui allait illuminer la chance.
Les promesses étaient pour lui fleurs de jardin
Qu'il faut grouper, montrer et dérober soudain.
Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes
Mais les travestissait pour en user quand même;
~~Il parlait pour chacun en s'adressant à tous~~
Son discours était plein d'enveloppants remous
Qui s'en allaient et revenaient au long des rives
Miser la fange hostile et les herbes nocives;
Pour découvrir la route où diriger les flots
Et leur donner pour lit les pentes sablonneuses,

On eût dit qu'il voyait jusques au fond de l'eau;
~~L'obscurité pour lui se faisait lumineuse.~~
Enfin quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute sa taille
Domina les hasards épars dans les batailles,
Soudainement, sans nul effort,
Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire
Qu'il réservait pour abattre ses adversaires
Jaillit.

Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit.
Il recélait en lui tant de flammes retorses
Il opposait l'une à l'autre leurs propres forces
Il divisait, tordait, brûlait et condamnait.
Discours graves et creux, phrases hyperboliques,
Le mot vous écrasait en se faisant réplique,
Il s'accroissait d'un sens que nul ne soupçonnait
De gradin en gradin, il gagnait les tribunes,
Un bref moment d'histoire épousait sa fortune;
Et celui-là qui le premier l'avait lancé
Sachant sous quel tonnerre il ploierait l'auditoire
Regardait maintenant se fixer sa victoire
Les bras croisés.

~~Et tandis qu'il sentait tant de mains unanimes~~
~~Le replacer, comme autrefois parmi les cimes,~~
~~Et que la confiance et ses bonds et ses cris~~
~~Montaient et refluaient et débordaient vers lui,~~
~~Dans sa tête par la gloire transfigurée~~
~~L'intact et dur orgueil~~
~~Frappant d'un poing fermé le seuil~~
~~Fit sa rentrée.~~

Il pardonna, négligemment, au doux rêveur
Dont les paroles de ferveur
Avaient, sans le vouloir, amoncelé les rages
En brusque orage,
Puis tout à coup sa force en terreur se changea:
Son verbe, avec une ardeur froide, saccagea
Le camp déjà foulé de ses vieux adversaires
Pour le piller encor et quand même en extraire
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait nécessaires
A son œuvre follement haut, mais ordonné.
Son geste les marquait comme des condamnés
A l'attaquer toujours sans le pouvoir abattre
A le servir par leur folie, à le combattre,
A n'être rien qu'un troupeau vil et ténébreux
Qui craint le fouet et les lanières;
Et son orgueil monumental croulait sur eux
Lentement, pesamment,
Et bloc à bloc, et pierre à pierre,
Sans qu'un seul cri de violence
Ne répondît encore à cet acharnement
Dans le silence.

Son triomphe sonna bientôt par la cité
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde :
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent, entés
Sur les rameaux touffus de sa force profonde ;
Les négoces multipliés et haletants
Reprirent sur la mer leur essor vers l'espace
Et l'or torrentiel rapide et insolent
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins d'audace,
Et lui, le maître, ordonnateur lucide et clair
De la tempête où son poing seul tenait l'éclair
Pour frapper, épargner, menacer ou contraindre,
Se remit promptement à sourire et à feindre
A défendre sa joie et la celer en lui.
Il la voulait garer du tumulte et du bruit
Et que rien n'en ternît la splendeur solitaire.
Mais quand il fut rentré dans sa vieille maison
Et que montaient vers lui du fond des horizons
Toujours, encor, les voix larges et tributaires,
Il se fit fête à soi-même, tranquillement,
Laissant sa conscience et sa raison lui dire
Qu'il était bien, en ce moment,
Logiquement,
Lui seul, l'empire.

Emile Verhaeren

40 I

~~Les Attirances~~

~~C'est bien là-bas.....~~

Les attirances

12 Juillet

M. Gagnadant

1

C'est bien là-bas, au bord des landes,
Que le kiosque étrange et suranné
Où leur amour est né
Demeure et leur survit, abandonné ;
C'est bien là-bas, au bord des landes,
Où les bateaux monumentaux
Mirent dans l'or et dans la boue
Leur proue,
C'est bien là-bas, au bord des landes
Et des fleuves trouant le cœur de la Hollande.

Il s'en alla, par un soir d'août,
Quant la clarté se respirait
Et se buvait dans le vent fou ;
Il s'en alla, Dieu savait où ;
Mais quand il reviendrait,
Après combien de jours, après combien d'années, 10
De lutte rouge avec sa destinée,
Très fièrement, il lui rapporterait,
En son âme plus claire et plus profonde,
En ses deux yeux plus éblouis,
En ses deux bras lassés d'espace et d'infini,
Le monde.

Il vit des mers, et puis des mers toujours, encor,
Et des golfes couvrant, avec faste, leurs bords
~~*De grands arbres [illegible] de lieue en lieue ;*~~ S'échelonnant
Leurs branchages se cramponnaient au ciel brûlant ;
Il regardait, parmi les troncs, des singes blancs
Bondir et ~~s'accoupler~~, sous des lianes bleues ;

s'éloigner

De grands bois ~~verts~~ sourds se prolongeant de lieue en lieue ;

Au bruit des flots ardents ou las
De la mer proche.
Brusques, ainsi que des encoches,
Des sifflets crus déchiraient l'air, parfois,
Et du côté des docks de pétrole et de bois
Il entendait sortir, comme d'une poitrine,
L'appel rauque et brumeux des sirènes marines.

II

Là-bas, s'illuminaient les pays du corail ;
De longs oiseaux de pourpre et d'or, aux becs d'émail,
S'éparpillaient — miroirs et fleurs — dans l'air de nacre ;
Aux mirages les monts versaient leurs simulacres ;
Il marchait sur la grève, et doucement songeait,
Et dans la brise claire, où tout son corps plongeait,
Il lui semblait sentir des caresses connues :
Deux mains tendres glissaient contre ses tempes nues,
Si bien que son esprit ardent et exalté
Jurait que ces deux mains de joie et de bonté
Venaient ver lui en traversant l'immensité.

Elle, là-bas, au bord des landes familières,
Dans son logis vibrant de fleurs, ailé de lierre,
Se souvenait et ne vivait que pour l'absent.
Armoire où s'enfermaient les missives aimées,
Larges fauteuils, divans moelleux, coussins pesants,
Où l'empreinte restait de leurs têtes pâmées,
~~Jardin~~ Cristal du miroir glauque, où leurs deux regards clairs
S'étaient brûlés, jadis, en un unique éclair,
Vos liens silencieux et forts tenaient sa vie
A vos doux souvenirs, doucement asservie.

Parfois, les soirs, quand les clartés des horizons
Frôlaient à peine, au loin, les portes des maisons,
Avec une ferveur lente, ses mains fidèles
Parcouraient ~~son beau corps~~ ses beaux sens et sa bouche et ses yeux
Comme pour recueillir, entre ses doigts pieux,
Ce qui restait de lui et de son feu, sur elle.
Alors c'était si bellement fête en son cœur,
Que rien, ni le ciel noir ~~heurtant~~, là-haut, ses astres, ~~voilant~~
Ni la terre craquant aux chocs de ses désastres,
Rien n'aurait pu troubler l'hallucinant bonheur
Que lui versaient longtemps, en cette heure de fièvre,
Ses doigts ~~éperdument pressés contre ses lèvres.~~

O ces deux cœurs tendus à travers l'Océan !
Au bord des torrents fous, au pied des rocs géants,
Où qu'il allât — vallons, steppes, plaines, rivages,

Soudain rejoints & baisés par ses lèvres

La cité
La ville est ~~frémissante~~ ~~fiévreuse~~ & brûlante d'idées
Émouvantes(?), l'une après l'autre, élucidées.
Ce fut d'abord
de sort
Des rêveurs & des sages
... D'en tracer le contour

43

V

42

III

Vers quelque but lointain, 41

Chemins perdus, marais fangeux, brousses sauvages —
Il la sentait vivre et comme penser en lui.
Elle était là, quand il marchait sous l'or des nuits,
~~Errant, pour s'éprouver~~ par les chemins funestes,
Où les dangers guettaient, prêts à bondir, son geste.

2

~~Secrète, enveloppante et volontaire,~~
~~Avec ses climats doux, subtils ou dévorants~~
~~Telle s'offrit à son courage errant,~~
~~La terre.~~
~~Il se fondait tranquillement en sa ferveur ;~~
~~Sa volonté vivait d'accord avec la sienne ;~~
~~Les bois profonds, les cieux sacrés, les mers anciennes,~~
~~Les fleurs vives embrasant l'air de leur splendeur,~~ de leur splendeur
~~Le vent souple et frôleur comme les flammes,~~ flammes
~~Tout lui semblait être son âme~~
~~Et son amour.~~
Or, vers le soir, un jour,
Comme il s'en revenait, par un pays de fleuves
Et de champs réguliers fleuris de maisons neuves,
Derrière un aqueduc barrant une lueur,
La ville rouge, éclatante et soudaine
Comme un jardin de pierre et d'or, du fond des plaines,
Sollicita son rêve et tout à coup son cœur.

Un bruit grondant et sourd
Continûment, toujours,
Sous le dais lourd de ses fumées
Envenimées,
S'élevait d'elle et se mêlait là-bas
Au bruit des flots ardents ou las
De la mer proche.
Brusques, ainsi que des encoches,
Des sifflets crus déchiraient l'air, parfois,
Et du côté des docks de pétrole et de bois
Il entendait sortir, comme d'une poitrine,
L'appel rauque et brumeux des sirènes marines.

II

Là-bas, s'illuminaient les pays du corail ;
De longs oiseaux de pourpre et d'or, aux becs d'émail,
S'éparpillaient — miroirs et fleurs — dans l'air de nacre ;
Aux mirages les monts versaient leurs simulacres ;
Il marchait sur la grève, et doucement songeait,
Et dans la brise claire, où tout son corps plongeait,
Il lui semblait sentir des caresses connues :
Deux mains tendres glissaient contre ses tempes nues,
Si bien que son esprit ardent et exalté
Jurait que ces deux mains de joie et de bonté

IV

Et devant

~~Autour de~~ lui, les ténèbres semblaient marcher
Et s'éloigner, avec des flammes suspendues ;
Des tours cognaient leur front contre le front des nues ;
Des toits de verre étincelaient sur des marchés ;
Des éventails de feu s'ouvraient, au haut des phares,
Et leurs rayons partaient, au large, sur la mer,
Toucher la proue en or des grands bateaux barbares
Qui s'en venaient vers eux, du fond des univers.

O la cité énorme, angoissante et tragique,
Comme elle entra fiévreuse et frémissante en lui !
Ardeurs fermes, espoirs noueux, forces logiques,
Fluides de volonté nourrissant chaque esprit,
Travail escaladant, en ses doctes voyages,
De maison en maison, les plus hauts des étages,
Vous exaltiez son cœur et gagniez son cerveau.
Tout son être grondait d'un orage nouveau.
Il se sentait plus clair, plus fort, plus grand, plus vaste,
Les miroirs de son âme absorbaient les contrastes,
Il se multipliait dans les foules, là-bas,
Leurs gestes, leurs rumeurs, leurs voix, leurs cris, leurs pas,
Semblaient, quand ils montaient, le traverser lui-même ;
Et les trains merveilleux, sur leurs routes de fer,
Avec leurs bonds empanachés de vapeurs blêmes,
Roulaient, et trépidaient, et sonnaient en ses nerfs,
Si fort, que son cœur jeune, ardent, souple et docile
Vibra, jusqu'au tréfond, du rythme de la ville.

Rythme nouveau, plus large et puissant que l'ancien !
Rythme dominateur qui gagnait l'âme entière
Et confondait tout autre rythme avec le sien !
Ah ! combien celle, hélas, dont la douce prière
Traversait terre et mer, les mains jointes, là-bas,
Sentit, en ces jours noirs, peser son cœur plus las
Et les brises se taire, et se vider l'espace !
Les meubles chers voilaient les feux de leurs surfaces,
Les divans clairs qu'elle évoquait — tels des témoins —
Changeaient leurs plis soyeux et boudaient dans leurs coins
Et, vers le soir, dans l'ombre et l'horreur vespérales
Les vents passants frôlaient sa vie, avec leurs râles.

La cité

La ville est ~~frémissante~~ ~~Elle est fiévreuse~~ & brulante d'idées
Ennoncement, l'une après l'autre, élucidées.

Ce fut d'abord
de sort
Des rêveurs & des sages
~~Dieu~~ [illegible] Dieu tracer le contour

43

V

42

3

Et tandis qu'elle allait ainsi, traînant son cœur
De tristesse en angoisse, et d'angoisse en douleur,
Lui, l'exalté soudain de la vie élargie,
Comme en des bains de feu trempait son énergie ;
Souple roseau par un vent d'Est violenté,
La fortune ondoyait selon sa volonté ;
L'or formidable et fou illuminait sa tête
Des rayonnants éclairs de la rouge tempête ;
Les rages des conflits, les abois des périls
Dès qu'il parlait, rentraient mâtés dans leur chenil ;
Il était maître et roi d'une force autonome ;
Il l'imposait lucide et fascinante aux hommes ;
Et telle était sa foi, dans son pouvoir certain,
Qu'il se croyait le geste et la main du destin.

Ses chercheurs d'or, d'argent, d'étain, de plomb, de cuivre
En des îles de gel, en des pays de givre,
Partout, où leur pic dur dans le roc s'enfonçait,
Sans le savoir, de terre en terre, obéissaient
A son infatigable et tenace pensée.
Ils se mouvaient en son âme dramatisée.
Ses lourds vaisseaux craquant au poids des cargaisons,
~~Dardés, comme des tours, sur des flots de maisons,~~
Et dominant les flots comme les tours les maisons
Tanguaient bien plus en lui que sur les vagues folles.
Parfois, il prononçait de soudaines paroles
Et ses yeux regardaient ce qu'ils fixaient, sans voir ;
Mais quand il travaillait, sous la lampe, le soir,
Ivre de ses calculs, fiévreux de ses conquêtes,
Et que le monde entier lui battait dans la tête
Avec ses docks, avec ses ports, avec ses mers,
C'était le rythme immense et clair de l'univers
Qu'il sentait s'exalter, jusqu'au fond de ses moelles ;
O les pôles, les équateurs et les étoiles,
Comme ils gelaient, brûlaient et s'éclairaient en lui
Et comme, en son cerveau, chantait leur infini !

~~contours~~ la terre
[illegible] sang fut
de joyaux
[illegible] & solennels
Jardins
#
l'épouvante

[illegible] l'ample joie incendiait les passés.

II

Là-bas, s'illuminaient les pays du corail ;
De longs oiseaux de pourpre et d'or, aux becs d'émail,
S'éparpillaient — miroirs et fleurs — dans l'air de nacre ;
Aux mirages les monts versaient leurs simulacres ;
Il marchait sur la grève, et doucement songeait,
Et dans la brise claire, où tout ...

VI

L'homme sans le vouloir negligeait votre appel
Son cœur grandi avait changé à un grand tel
Qu'il ne s'angoissait plus que des forces profondes

Heures de paix, longues de naguère, l'image d'or tout d'un jour a jour a pâli ; ardeur, oubli

42

4

Heures de paix, ~~jours~~ temps de naguère,
Douceur de celle, hélas ! qui l'attendait toujours
Avec son âme et son amour,
A l'autre bout des mers et de la terre,
~~Il négligeait, sans le vouloir votre passé !~~ toute
~~Il était pris, mordu, conquis et angoissé~~
~~Par les forces profondes~~
Qui font d'un cœur humain le cœur même du monde
Et lui donnent pour large et formidable loi
On ne sait quel allègre et merveilleux effroi.
~~Jours de naguère : envols, larmes, silence, oubli,~~
~~Belle image dont l'or peu à peu s'abolit !~~
O quelle fut tragique et sanglotante
Cette heure et cette nuit d'hiver,
Quand la glace du miroir clair,
Où leurs regards s'étaient brûlés dans un éclair,
Se brisa, tout à coup, dans les doigts de l'amante !

Elle accueillit la mort, très doucement
Sans se plaindre, par un sourire ;
Et le mot, le dernier qui fut pour son amant,
Fut quand même le mot qui pardonne et admire.

Et maintenant,
C'est bien au bord des landes,
Que le kiosque étrange et suranné
Où leur amour est né
Demeure et leur survit abandonné ;
C'est bien, au bord des landes,
Où les bateaux monumentaux
Mirent dans l'or et dans la boue
Leur proue,
C'est bien là-bas, au bord des landes
Et des fleuves trouant le cœur de la Hollande.

ÉMILE VERHAEREN.

La cité

43

La ville ~~est fiévreuse~~ était frémissante & brûlante d'idées
S'amassant, l'une après l'autre, en cerveaux.

Ce fut d'abord
de sort
Des rêveurs & des sages
D'en ~~préciser au cours des jours~~ D'en tracer le contour
~~Le trop vague contour~~
Et d'en fixer la ligne & d'en ~~dorer~~ dorer l'image.

Quand ~~la foule~~ la foule à son tour
S'en empara
Pour les tenir, devant elle, dressées,
Elle y glissa son sang bien plus que ses pensées
Et son ardeur les rebara
De foi immense & angoissée
O le travail des ~~jours~~ ans ! O la tâche des heures
Ce qui ne fut d'abord que fièvre & que rumeur
Dans telle âme profonde
Devint bientôt le bruit & la clameur
Du monde.

Alors
Ceux qu'écrasait le sort
Et que ployait la mine & que courbait la terre
Sentant peser sur eux les destins millénaires
Redressèrent leur dos
sous le fardeau
Tels mots qui tout à coup rayonnent & délivrent
Se levèrent du fond des livres ;

Avec des mains ~~en sang fut bientôt~~ vendangée
La vigne formidable où murissent les droits.
En vain les vieux décrets et les antiques lois,

~~Un jour~~ rouges de sang fut ~~courbait la terre~~

... rayons ... & solennels ...

... l'ample joie incendiât ses places.

... l'épouvante

II

Là-bas, s'illuminaient les pays du corail ;
De longs oiseaux de pourpre et d'or, aux becs d'émail,
S'éparpillaient — miroirs et fleurs — dans l'air de nacre ;
Aux mirages les monts versaient leurs simulacres ;
Il marchait sur la grève, et doucement songeait.

VI

L'homme sans le vouloir négligeait votre appel
Son cœur grandi avait changé à un point tel
Qu'il ne s'angoissait plus que des forces profondes

4

Heures de paix, ~~jours~~ temps de naguère,
Douceur de celle, hélas ! qui l'attendait toujours
Avec son âme et son amour,
A l'autre bout des mers et de la terre,
~~*Il négligeait, sans le vouloir votre passé !*~~
~~*Il était pris, mordu, conquis et angoissé*~~
~~*Par les forces profondes*~~
Qui font d'un cœur humain le cœur même du monde
Et lui donnent pour large et formidable loi
On ne sait quel allègre et merveilleux effroi.
~~*Jours de naguère : envols, larmes, silence, oubli,*~~
~~*Belle image dont l'or peu à peu s'abolit !*~~
O quelle fut tragique et sanglotante
Cette heure et cette nuit d'hiver,
Quand la glace du miroir clair,
Où leurs regards s'étaient brûlés dans un éclair,
Se brisa, tout à coup, dans les doigts de l'...

42 Toute

Heures de paix, heures de naguère, ardeur, oubli,
Image d'or dont l'or jour à jour a pâli,

Son cœur ne lui fut plus qu'un douloureux tombeau
Seul y brûlait le souvenir comme un flambeau ;
Avec de pauvres fleurs avant le soir fanées
Elle usait la longueur de ses tristes journées.
Ceux qui s'en revenaient des Océans lointains
Se taisaient devant elle en sachant son destin
Plus rien ne lui était secours ~~au~~ ou viatique.
Aucune onde n'égalait plus l'air magnétique
Quand son corps redressé se ~~tendait~~ tournait vers la mer.
Ses yeux devinrent blancs d'avoir longtemps souffert
Et son âme dont se taisait la violence
Se mit à refleurir dans l'ombre et le silence
Si bien qu'elle accueillit la mort très doucement
~~Sans se plaindre~~ plainte aucune, un soir d'hiver, par un sourire
Sans plainte vaine,
Et que le dernier mot ~~qui~~ qui fut pour son amant
Fut simplement le mot qui pardonne et admire.

Et maintenant
C'est bien au bord des landes
Que le kiosque étrange et suranné
Où leur amour est né
Demeure et leur survit abandonné ; 42
C'est bien, au bord des landes
Où les balcons monumentaux
Meurent dans l'or et dans la boue
Leur proue
C'est bien la baie au bord des landes
Et des fleuves trouant le cœur de la Hollande.

La cité

La ville est ~~fiévreuse~~ frémissante et brûlante d'idées
Naquirent, l'une après l'autre, élucidées. 43

Ce fut d'abord
de sort
Des rêveurs et des sages
D'en ~~préciser au centre des jours~~ D'en tracer le contour
~~Le trop vague contour~~
Et d'en fixer la ligne et d'en ~~[illegible]~~ dorer l'image.

Quand ~~[illegible]~~ La foule à son tour
S'en empara
Pour les tenir, devant elle, dressées,
Elle y glissa son sang bien plus que ses pensées
Et son ardeur les robora
De ~~force~~ foi immense et angoissée
O le travail des ~~jours~~ ans ! O la tâche des heures
Ce qui ne fut d'abord que fièvre et que rumeur
Dans telle âme profonde
Devint bientôt le bruit et la clameur
Du monde.

Alors
Ceux qui écrasaient le sort
Et que ployait la main et que courbait la terre
Sentant peser sur eux les destins millénaires
Redresseront leurs dos sous le fardeau
Tels mots qui tout-à-coup rayonnent et délivrent
Se levèrent du fond des livres ;

Avec des mains ~~en sang fut bientôt~~ vendangée
La vigne formidable où murissent les droits.
En vain les vieux décrets et les antiques lois,
Repoussaient vers la nuit la justice insurgée,
La révolte eut raison des coupables pouvoirs
Dans un air saturé de poussière et de poudre
Devant les lourds palais, devant les temples noirs
Elle agissait, dardait et promenait sa foudre
Et n'eût été son trop sauvage et fol élan
Qui prolongeait ses bonds sans diriger leur force,
Elle eut tué d'un coup le vieux monde branlant
Comme un arbre qu'on brûle à travers son écorce /
Depuis ces temps d'orgueil, elle est latente en nous ;

~~Un jour~~ rouges de sang fut ~~courbait la terre~~
Un jour, ces de ~~[illegible]~~ rayons et solennels jardins

Selon qu'ils effleuraient tels cœurs ou tels cerveaux
Marquèrent un sens plus ferme ou plus nouveau ;
Qui les criait, le soir, sur les places publiques
En aggravait soudain la ~~[illegible]~~ puissance tragique ;
Leurs syllabes semblaient être faites d'airain
Pour réveiller et ~~propager~~ pour armer l'espoir puissant
~~[illegible]~~
Et propager, parmi la peur et l'épouvante
Le bondissant tocsin des vérités vivantes

La cité

l'épouvante

brûler déjà et de fièvre et d'audace
… l'ample joie incendiât ses places.

II

En d — Captives & asservies

En des — plus asservies

~~En des~~

~~En ses misères associées~~

~~Et sa misère & s~~

~~En~~

~~Malgré sa rage~~ & sa

En sa rage inutile & sa ~~rage~~ peine asservie

Cette heure et cette nuit d'hiver,
Quand la glace du miroir clair,
Où leurs regards s'étaient brûlés dans un éclair,
Se brisa, tout à coup, dans les doigts de l'...

Son cœur ne lui fut plus qu'un douloureux tombeau
Seul y brûlait le souvenir comme un flambeau ;
Avec de pauvres fleurs avant le soir fanées
Elle usait la longueur de ses tristes journées.
Ceux qui s'en revenaient des Océans lointains
Se taisaient devant elle en sachant son destin
Plus rien ne lui était secours ~~ou~~ ou viatique.
Aucune onde n'égalait plus l'air magnifique
Quand son corps redressé se ~~tendait~~ tournait vers la mer.
Ses yeux devinrent blancs d'avoir longtemps souffert
Et son âme dont se taisait la violence
Se mit à refleurir dans l'ombre & le silence
Si bien qu'elle accueillit la mort très doucement
~~Sans se plaindre~~ plainte aucune, un soir d'hiver, par un sourire
Sans plainte vaine,
Et que le dernier mot ~~qui~~ qui fut pour son amant
Fut simplement le mot qui pardonne & admire.

Et maintenant
C'est bien au bord des landes
Que le kiosque étrange & suranné
Où leur amour est né
Demeure & leur survit abandonné ; 4L
C'est bien, au bord des landes
Où les bateaux monumentaux
Meurent dans l'or & dans la boue
Leur proue
C'est bien la baie au bord des landes
Et des fleuves trouant le cœur de la Hollande.

44

La cité

Elle est vivante & brillante d'idées
Tenacement, ~~par sa vaillance~~ l'une après l'autre, élucidées.

Ce fut d'abord
Des ~~penseurs~~ rêveurs le sort & des sages
D'en préciser au cours des jours
Les trop ~~vagues & trop~~ flottants contours
~~Avant qu'on en fixe la .... image~~
Et d'en fixer la ligne & d'en dorer l'image.
~~Quand la foule s'en empara~~ — Quand la foule à son tour s'en empara
Pour les tenir devant elle dressées
Elle y glissa son sang bien plus que sa pensée
Et son ardeur les colora
De force immense & angoissée.

O le travail des jours ! ô ~~l'attente~~ ~~[illegible]~~ la tâche des heures !
Ce qui n'était d'abord que fierté & que rumeur
Dans telle âme profonde
Devint bientôt le bruit & la clameur
Du monde.

~~Ou qui creusaient la mine, ou qui bêchaient...~~
Sentant peser sur eux les destins millénaires
Redressèrent ~~leurs~~ dos ~~fle~~
Sous son fardeau ;
Tels mots qui tout à coup rayonnent et délivrent
Se levèrent ~~ailés de feu~~,
Du fond ~~des livres.~~ / d'un livre
~~Là-bas, en des jardins qu'avaient barrés les dieux,~~ / Un jour / ~~Un jour~~
Avec des mains ~~en sang fut bientôt~~ vendangée
La vigne formidable où murissent les droits.
En vain les vieux décrets et les antiques lois,
Repoussaient vers la nuit la justice insurgée,
La révolte eut raison des coupables pouvoirs
Dans un air saturé de poussière et de poudre
Devant les lourds palais, devant les temples noirs
Elle agissait, dardait et promenait sa foudre
Et n'eût été son trop sauvage et fol élan
Qui prolongeait ses bonds sans diriger leur force,
Elle eut tué d'un coup le vieux monde branlant
Comme un arbre qu'on brûle à travers son écorce / 1. #
Depuis ces temps d'orgueil, elle est latente en nous ;

Ce que ployait la mine ~~[illegible]~~ courbait la terre
rouges de sang fut.
Un jour, en de ~~pompes~~ royaux & solennels jardins

Était les idées
... sombre, avec angoisse & peur,
... siècle, élucidées,
/ dire
/ t

Selon qu'ils effleuraient tels cœurs ou tels cerveaux
Ils acquéraient un sens plus ferme ou plus nouveau ;
Qui les criait, le soir, sur les places publiques
En aggravait soudain la ~~[illegible]~~ puissance tragique ;
Leurs syllabes semblaient être faites d'airain
Pour réveiller & ~~propager~~ pour armer l'espoir puissant
~~[illegible]~~
Et propager, parmi la peur & l'épouvante
Le bondissant tocsin des vérités vivantes

La cité

... l'épouvante

... brûler déjà et de fièvre et d'audace
... l'ample joie incendiât ses places.

Cette heure et cette nuit d'hiver,
Quand la glace du miroir clair,
Où leurs regards s'étaient brûlés dans un éclair,
Se brisa, tout à coup, dans les doigts de l'...

Son cœur ne lui fut plus qu'un douloureux tombeau
Seul y brûlait le souvenir comme un flambeau ;
Avec de pauvres fleurs avant le soir fanées
Elle usait la longueur de ses tristes journées.
Ceux qui s'en revenaient des Océans lointains
Se taisaient devant elle en sachant son destin
Plus rien ne lui était secours ~~ou~~ ou viatique.
Aucune onde n'égalait plus l'air magnifique
Quand son corps redressé se ~~tendait~~ tournait vers la mer.
Ses yeux devinrent blancs d'avoir longtemps souffert
Et son âme dont se taisait la violence
Se mit à refleurir dans l'ombre & le silence
Si bien qu'elle accueillit la mort très doucement
~~Sans se plaindre~~ plainte aucune, un soir d'hiver, par un sourire
Sans plainte vaine,
Et que le dernier mot ~~qui~~ qui fut pour son a...
Fut simplement le mot qui ...

Et maintenant
C'est bien au bord des landes
Que le kiosque étrange & suranné
Où leur amour est né
Demeure & leur survit abandonné ; 4L
C'est bien, au bord des landes
Où les bateaux mourants
Meurent dans l'or & dans la boue
Leur proue
C'est bien la baie au bord des landes
Et des fleurs trouant le cœur de la Hollande.

LA CITÉ

~~L'on serait tout, s'il était maître des idées,~~
~~Mais à fleur d'âme, un jour, avec angoisse et peur~~
~~Celles-ci lentement, se sont élucidées ;~~
Depuis longtemps leur vol ainsi qu'une rumeur
~~Passait~~ de ville en ville et ~~touchait~~ les campagnes. /Montait /frôlait
Personne ~~au loin~~ encor, ne prétendit leur faire accueil. /~~alors~~
Elles, sans s'attarder, passaient fleuve et montagne
~~Et tout à coup frappaient~~ du pied contre les seuils. /Et revenaient, frappant
L'écho en retentit dans telle âme profonde ;
Lueurs vous traversiez les loins des horizons
Cherchant les yeux, touchant les mains baignant les fronts
Et la rumeur d'Antan devint le bruit du monde. /a

Alors
Ceux ~~qui peinaient au fond des ports~~, qu'écrasait le sort
~~Ou qui creusaient la mine, ou qui bêchaient la terre~~ Et que ployait la mine ~~et que~~ combat la terre
Sentant peser sur eux les destins millénaires
Redressèrent ~~leurs~~ dos
Sous son fardeau ;
Tels mots qui tout à coup rayonnent et délivrent
Se levèrent ~~ailés de feu~~,
Du fond ~~des livres~~. / d'un livre
~~Là-bas, en des jardins qu'avaient barrés les dieux,~~ /Un jour /~~un jour~~
Avec des mains ~~en sang fut bientôt~~ vendangée rouges de sang fut.
La vigne formidable où murissent les droits.
En vain les vieux décrets et les antiques lois,
Repoussaient vers la nuit la justice insurgée,
La révolte eut raison des coupables pouvoirs
Dans un air saturé de poussière et de poudre
Devant les lourds palais, devant les temples noirs
Elle agissait, dardait et promenait sa foudre
Et n'eût été son trop sauvage et fol élan
Qui prolongeait ses bonds sans diriger leur force,
Elle eut tué d'un coup le vieux monde branlant
Comme un arbre qu'on brûle à travers son écorce / 1.
Depuis ces temps d'orgueil, elle est latente en nous ;

Un jour, en de ~~pompeux~~ royaux & solennels jardins

L'on serait maître & roi s'il tenait les idées.
Mais lentement dans l'ombre, avec angoisse & peur
Elles se sont, de siècle en siècle, élucidées.

Selon qu'ils effleuraient tels cœurs ou tels cerveaux
Marqueraient un sens plus ferme ou plus nouveau ;
Qui les criait, le soir, sur les places publiques
En aggravant soudain la ~~virulente~~ puissance tragique ;
Leurs syllabes semblaient être faites d'airain
Pour réveiller & ~~propager~~ pour armer l'espoir puissant
~~... ~~
Au trépidant tocsin des vérités ~~profondes~~ vivantes.

Tandis que s'enfuyaient la peur & l'épouvante

brûler déjà et de fièvre et d'audace
Quand que l'ample joie incendiât ses places.

chauffe le
Elle nous ~~brûle au~~ cœur avec sa sourde flamme ;
Ceux mêmes qui la maudissent, l'ait dans leur âme | on
Et se sentent jetés par son grand geste fou | portée,
Hors de leur sûr repos et de leurs vieux usages.
Et voici que s'élève afin de ~~l'exalter~~ | l'attester
Comme une heureuse et vivace nécessité/ | ,
~~Soit le cri des chercheurs, soit la raison des sages,~~
Si bien qu'elle apparaît dans le vieil occident
La flamme qu'on redoute ou le feu qu'on attend
Et qui retrempe enfin au cœur des incendies
La ~~bourgeoise~~ équité mourante et refroidie. | ~~Vieillotte~~ boiteuse | Canale #
Or et travail, lutte et pouvoir, haine et amour/ | ,
Détresse, orgueil ; assauts, reculs ; chutes, victoires/ | ,
Comme vibre notre heure et frissonnent nos jours
De vos rythmes contradictoires !
La ville vous écoute, et vit de vos ardeurs
Des blocs de ses pavés aux frontons de ses faîtes
Elle sonne et tressaille, et ses deuils et ses fêtes
Et ses drapeaux flottants sont pleins de vos fureurs.
Elle est si vieille, elle a tant vu souffrir la vie
~~En des rages, depuis quels temps, inassouvies,~~ | ~~toujours~~
En sa rage foulée ~~[illegible]~~ et sa force asservie
Qu'elle distingue et suit tout geste même obscur
Vers le futur,
Et qu'elle veut à travers tout/fut-ce contre elle, | ,
Fut-ce contre ses Dieux, sa gloire et son passé
D'âge en âge, tragiquement s'électriser
D'une âme dangereuse, ~~éclatante~~ exaltante et nouvelle/ | .

Jusqu'au cri des savants qui ~~résument~~ dissèquent les âges

On travaillait partout, ...
Si bien qu'à ses confins la grouillante cité
Semblait brûler déjà de fièvre et d'audace
Avant que l'ample joie incendiât ses places.

La ~~fête~~ foule. 12 Juillet

45

Tonnante
La fête s'annonçait dès le matin, là-bas.

Comme en un brusque branle-bas
Mille mains rapides et frissonnantes
Ornaient encor
D'argent et d'or
Le moyeu d'une roue ou le timon d'un char.

Près des remparts
Ou s'exaltaient dans les allées
Dix régiments aux tuniques bariolées
Les chevaux hennissaient du côté de la mer.

Sous un hangar de verre et fer,
S'illuminaient et les pennons et les bannières
Et le soleil entrant par les vitraux
Faisait comme des bonds de lumière
Sur les drapeaux

Et plus loin du côté des bassins et du port
Tous les navires
Hissaient leurs pavillons et pavoisaient leur bord
Et doucement
Vibraient au vent
Comme des lyres
Et puis là-bas plus loin encor
De quartier en paroisse et de rue en impasse
Les murs allègrement portaient des dédicaces
On travaillait au ras du sol et sur les toits
Dans un enmêlement de gestes et de voix
Avec la bière ardente et claire
Comme auxiliaire
On travaillait partout, entrain, hâte, gaieté
Si bien qu'à ses confins la grouillante cité
Semblait brûler déjà de fièvre et d'audace
Avant que l'ample joie incendiât ses places.

4 Italiant

46

Or, à cette heure, en sa maison
Celui pour qui battait à l'unisson
Tant de cœurs doux, naïfs et rudes
Etudiait comme un secret
Quelle parole, il jetterait
A la rouge et chantante et claire multitude.
Il lui fut autrefois appui, guide, conseil
Il inventait les mots pour les mornes détresses
Mais quel geste trouver pour bercer les ivresses
Et les tressaillements d'un triomphal réveil?

Comme à l'éparpillée
Les cent cloches mêlant leurs voix multipliées
A la fête tonnante au loin sur les remparts
S'interpelaient et babillaient de toutes parts
Dans l'air de flamme;
Quand tout à coup de large en long
Massif et lourd comme le plomb
Balla le grand et violent bourdon
De notre Dame.

Dès ce moment
Rapide et sinueux comme un embrasement
Des coins des carrefours et du fond des ruelles
Vers leur tribun déconcerté
Se mirent à s'orienter
Les foules éternelles.

Du centre d'un marché
Où de grands arcs empanachés
Dardaient à leur fronton un millier d'oriflammes
~~Se mit en marche~~ Partit un chœur de femmes
Au col puissant, aux larges seins
Et dont les mains
Soulevaient leurs enfants très haut, droit devant elles
Afin d'unir
Les gestes clairs de l'avenir
A la fête torrentielle.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE

Et les bourgerons bleus et les tabliers noirs
Envahissaient les longs trottoirs
Et les grilles des gymnases et des lycées
Cédaient gaiement sous la poussée
Jeune et franche des écoliers
Ceux des docks, des arsenaux, des ateliers.
Précipitaient leur multitude ardente et drue
De rue en rue.

Et tout cela montait, montait
Du fond des carrefours, au long des avenues:
On aurait cru parfois que les murs éclataient
Sous cette marche énorme et continue
Et les portes, les fenêtres et les balcons
Peuplés de bras tendus, bruyants de cris tenaces
Suivaient le mouvement trépidant et profond
Qui emportait vague à vague toute la masse
Tasser ses blocs humains au cœur de la grand'place.

Celui qui triomphait
Attendait là, sur sa terrasse
L'esprit flottant toujours de projet en projet.

Aussi longtemps qu'il ~~se sentait~~ fut vraiment le maître
La ville et sa détresse avaient grandi son être
Mais aujourd'hui
Tant d'appels inconnus se projetaient vers lui
Qu'ils chaviraient son âme
Sous les midis d'été criblés d'or et de flamme
Tout le peuple debout
Avec des cris jaillis, avec des gestes fous
Lui submergeait le cœur de ses vagues de joie;
La fête le domptait; il devenait sa proie
Il la voyait grossir encor, grossir toujours
Et comme soulever les maisons et les tours
Pour entraîner soudain en ses transports fébriles
Jusqu'à l'entêtement des choses immobiles
Et tout au loin il regardait la vaste mer
Pousser vers lui l'élan compact de sa marée
Et se joindre, elle aussi, aux foules enivrées

Avec sa houle et son vent large et ses flots verts 4

48

L'orgueil était trop faible et trop pauvre en son torse
Pour qu'il fit siens d'un coup ces grands rythmes de force
Si bien que ne songeant qu'aux ~~[illegible]~~ maux qu'il affronta
Comme jadis, aux temps mauvais, il sanglota.

Un brusque arrêt se fit dans l'élan des pensées
L'allégresse sentit sa fureur menacée
En un instant céda le lieu aux longs fils d'or
Qui maintenait la ville et son tribun d'accord.
Les merveilleux ~~[illegible]~~ élans de folie et de flamme
Effleurèrent son corps sans ~~[illegible]~~ pénétrer son âme;
Ils ~~le frôlaient~~ l'atteignaient pour le brûler de leur ardeur
Et ne trouvaient que cendre au foyer de son cœur;
Sa force à lui ne s'était point élucidée;
Il n'était l'homme, hélas! que d'une seule idée.
~~Et la fête reprit plus rouge et rebondit~~ ~~[illegible]~~
~~D'un plus géant essor encor, par dessus lui.~~

Et la fête reprit plus rouge et rebondit
D'un plus géant essor encor, par dessus lui.

M. Guillon

La prière. < 12 [illegible]

Que bondisse soudain mon âme aventurière
Vers l'avenir
Et tout à coup je sens encor
Comme au temps de l'enfance, au fond de moi, frémir
L'aile qui dort
Des anciennes prières

D'autres phrases et d'autres mots sont murmurés
Mais le vieux rythme avec ses cris est demeuré
Après combien de jours, le même
Les temps l'ont imprimé aux sursauts de mon cœur
Dès que je suis allègre et violent d'ardeur;
Et que je sens combien je m'aime

Oh! l'antique foyer dont survit l'étincelle!
O prière debout! O prière nouvelle!
Futur, vous m'exaltez comme autrefois mon Dieu
Vous aussi dominez l'heure et l'âge où nous sommes
Mais vous, du moins, un jour, vous deviendrez les hommes
Et serez leur esprit, leur front, leurs bras, leurs yeux.

Dussiez-vous être moins que ne le veut mon rêve
Que m'importe, si chaque fois
Que mon ardeur vous entrevoit
Elle s'attise et se relève
Dès aujourd'hui mon cœur se sent d'accord
Avec vos cris et vos transports
Hommes d'alors
Quand vous serez vraiment les maîtres de la terre
Et c'est du fond du présent dur
Que je dédie à votre orgueil futur
~~Mon téméraire~~ amour ~~vaut~~ ~~unitaires~~
~~Mon téméraire amour et ses feux solitaires.~~
Mon ~~vaillant amour~~ ~~amour exalté~~ & ses ~~cris~~ tributaires.

Je ne suis point de ceux
Dont le passé doux et pieux
Tranquillise l'âme modeste;
La lutte et ses périls font se tendre mon corps
Vers le toujours nouvel et renaissant effort
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont faits les morts

Mon téméraire amour & ses feux solitaires.

J'aime la violente et terrible atmosphère
Où tout esprit se meut, en notre temps, sur terre
Et les essais, et les combats et les labeurs
D'autant plus téméraires
Qu'ils n'ont pour feux qui les éclaire
Que des lueurs.

Dites, trouver sa joie à se grandir soi-même
En ces heures ou de ferveur ou d'anathème
Lorsque l'âme angoissée est plus haute qu'aux jours
D'uniforme croyance et de paisible amour.
Dites aimer l'élan, la poussée et l'audace
Dites avoir la peur de se figer sur place
Et de n'être ~~assez vaillant~~ [vaillant assez] pour faire accueil
Au jeune, alerte et dangereux orgueil.

Dites vouer à tous sa force autoritaire
~~Pour qu'elle soit un jour l'ornement de la terre~~ [Dont peut-être un jour sera fière la terre]
Quand ~~tous~~ [elle] en comprendr~~ont~~[a] la fervente âpreté
Donner un sens divin aux passions humaines
Pour que leurs nœuds formidables fassent les chaines
Qui relient l'avenir avec témérité
Au présent déjà surmonté.

Dites, ne reculer que pour bondir plus fort
À rebours de l'habitude qui est la mort;
Savoir que d'autres mains imposeront la gloire
Au front encor voilé des finales victoires
Que le geste qu'on fait n'est point pour notre temps
Mais le faire quand même avec un cœur battant
Aimer son œuvre où s'ébauchent les destinées
Et pour les jours où reviendraient l'ombre et l'effroi
Nourrir toujours, armer toujours au fond de soi,
Une confiance acharnée;
Et guetter l'heure où les soirs d'or
Réveillent doucement la belle aile qui dort
Des prières profondes
Pour imprimer l'élan à la nouvelle foi
Qui fait du monde l'homme et de l'homme le monde
Et lentement s'impose et se condense en loi.

En double
Hercule
La Croisade
L'or
En triple
Persée
Le Marbre
Clio
La Cité (autre version)

cette pièce en italique

~~En mer~~ Le Navire

cap. de Zitad 11 ital

Nous avancions tranquillement sous les étoiles;
La lune oblique errait autour du vaisseau clair,
Et l'étagement blanc des vergues et des voiles
Projetait sa grande ombre au large sur la mer.

La froide pureté de la nuit embrasée
Scintillait dans l'espace et frissonnait sur l'eau;
On voyait circuler la grande Ourse et Persée
Comme en des cirques ~~d'or~~ ~~au fond du ciel~~ ~~mystérieux~~, ~~là-haut~~
~~d'ombre éclatante~~
~~d'ombre~~ d'ombre éclatante, là-haut.

Dans le mât ~~de beaupré~~ d'artimon et le mât de misaine
De l'arrière à l'avant où se dardaient les feux,
Des ordres ~~clairs~~ nets et continus comme des chaînes
Se transmettaient soudain et se nouaient entre eux

Chaque geste servait à quelque autre plus large
Et lui vouait l'instant de son utile ardeur,
Et la vague portant la carène et sa charge
Leur donnaient pour support sa lucide sple[ndeur]

~~L'âpre~~ La belle immensité exaltait la gabarre
Dont l'étrave marquait les flots d'un ~~chemin droit~~ long chemin.
L'homme, qui maintenait à contre-vent la barre,
Sentait vibrer tout le navire entre ses ~~doigts~~ mains.

Il tanguait sur ~~la mort, et l'ombre~~ l'effroi, la mort et les abîmes
D'accord avec chaque astre et chaque volonté,
Et maîtrisant ainsi les forces unanimes,
~~semblait dompter et s'asservir l'éternité~~
~~L'homme semblait tenir en main, l'éternité~~.
Semblait dompter et asservir l'éternité.

C/10 ital. Cremers 124 x 27
1re Rythmes S.

Le maître.

On lui reprochait tout
depuis longtemps, mais à l'écart, dans l'ombre.

Et c'était son astuce et ses ruses sans nombre
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout
Même en cédant obliquement à la contrainte
Et c'était son art preste et chaque fois nouveau
De susciter d'illusoires complots
Et d'autres fois
C'était sa voix
Franche et brusque comme une étreinte
Et sa langue indocile aux propos mensongers
Et tout à coup son front se redressant sans crainte,
Très haut,
Jusqu'aux tonnerres du danger.

Un jour, pourtant,
Que tous sentaient son joug peser plus irritant
Quelqu'un, un inconnu, jeta soudain vers lui
A l'heure où s'installait sur les gradins, la nuit,
Les colères enfin démuselées
De l'assemblée
L'attaque fut menée avec rage et candeur
Et tous, à tels moments de verve, applaudissaient
Cet inconnu, longtemps muet
Dont la parole étrangement nouvelle
Passait en rouge éclair à travers leur cervelle
Et défiait le maître et l'atteignait sans peur.

Il répondit par le rire qui raille
Tandis que se levaient déjà autour de lui cent mains
Pour ajourner le sort de la bataille
Au lendemain.

L'empire !
Depuis bientôt vingt ans.
Il le menait comme un navire
Dont les grands mats ornés de pavillons battants
Etaient sa bolonté que blasonnait son verbe ;
Toute sa force avait grée l'œuvre superbe ;
Les focs ardents, la proue en or, les haubans clairs
Et les voiles, d'espace inassouvies
Etaient sa vie

Quand ils envahissaient de leur splendeur, la mer. II
Or à cette heure belle où planait sa victoire
Sans même soupçonner ce qu'il fallut d'orgueil
De souple audace et de ruses contradictoires
Pour dominer les flots et tourner les écueils,
Quelque pâle et inconnu rêveur
Que tous ses ennemis accueillaient en sauveur
Soudainement attaquait son ouvrage
Au nom d'une justice imprévue et sauvage.

Déjà
Au dessus de la ville et des plaines, là-bas,
Vibraient de tous côtés les fils télégraphiques
Pour divulguer l'attente et la terreur publiques.
Oh! le sort redouté de l'imminent combat!
Le négoce et la banque entraient dans la mêlée
L'or épandu aux quatre coins du monde
Précipitait sa fièvre angoissante et profonde
D'après le pouls d'une assemblée.

Un orageux public, ici, là-bas, partout,
Cramponné aux piliers, sur les balcons debout,
Massait au long des murs ses grappes colossales,
Lorsque le maître à pas fermes et lents s'en vint
Le lendemain
Prendre sa place en la grand' salle.

On l'épiait de toutes parts,
Tandis qu'il parcourait, sans hâte et sans fièvre,
Avec à peine un remuement de lèvre
Quelques rares feuillets sur sa banquette épars.
Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,
De la large, luisante et massive tribune,
Le silence s'établit tel
Que l'on n'entendit plus que les branches d'un hêtre
Au va et vient du vent accidentel
Griffer, là-haut, les carreaux mats d'une fenêtre.

Avant qu'il ne parlât
Longtemps, avec des yeux aigus, il promena
Comme une étrange et muette torture
Sur ceux dont il brûlait de cravacher déjà

La pauvre lâcheté et l'âpre forfaiture.
Il semblait leur prédire où porteraient ses coups
Sur l'échine de leur bassesse
Si leur meute sauvage et craintive de loups
Rien qu'à le voir devant elle, debout
Ne rentrât dans sa cage et ne reprît sa laisse.

Ils comprirent ses yeux et la peur les dompta

Alors
Sans un geste trop vif, ni sans un cri trop fort,
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée,
Sa parole monta
Vers l'assemblée.

Il fut avec dextérité, sincère et faux.
Il s'imposait habilement, mais sans emphase;
Comme un plumage souple et chatoyant d'oiseau
Il disposait en nets et réguliers faisceaux
Les arguments ailés dont il armait ses phrases;
Soudain, avec tranquillité, il dévoila
Le ciel profond que jour à jour il étoila
Pour que pareille à quelque immense Walkyrie
On y pût voir marcher et régner la Patrie.
Puis son verbe se fit sournois et entêté
Et sans effort et sans violente brisure
Telle une eau patiente à travers les fissures
Il atteignait et submergeait les volontés.

Il sentit peu à peu se redresser sa cause
Et les chemins monter vers son apothéose
Rayonnante déjà quoique lointaine encor.

Il connaissait si bien le jeu des consciences
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu d'or
Au chiffre obscur qui allait illuminer la chance.
Les promesses étaient pour lui fleurs de jardin
Qu'il faut grouper, montrer et dérober soudain.
Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes
Mais les travestissait pour en user quand même;
Il parlait pour chacun en s'adressant à tous
Son discours était plein d'enveloppants remous
Qui s'en allaient et revenaient au long des rives
Miner la fange hostile et les herbes nocives;

Pour découvrir la route où diriger les flots
Et leur donner pour lit les pentes sablonneuses,
On eût dit qu'il voyait jusques au fond de l'eau;
L'obscurité pour lui, se faisait lumineuse;
Enfin quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute sa taille
Domina les hasards épars dans les batailles,
Soudainement, sans nul effort,
Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire
Qu'il réservait pour abattre ses adversaires
Jaillit

Joris 78x27

Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit
Il recelait en lui tant de flammes retorses
Il opposait l'un à l'autre leurs propres forces
Il divisait, tordait, brûlait et condamnait.
Discours graves et creux, phrases hyperboliques,
Le mot vous écrasait en se faisant réplique.
Il s'accroissait d'un sens que nul ne soupçonnait
De gradin en gradin il gagnait les tribunes
Un bref moment d'histoire épousait sa fortune
Et celui-là qui, le premier, l'avait lancé
Sachant sous quel tonnerre il ploierait l'auditoire
Regardait maintenant se fixer sa victoire
Les bras croisés.

Et tandis qu'il sentait tant de mains unanimes
Le replacer, comme autrefois, parmi les cimes
Et que la confiance et ses bonds et ses cris
Montaient et refluaient et débordaient vers lui
Dans sa tête par la gloire transfigurée
L'intact et dur orgueil
Frappant d'un poing fermé le seuil
Fit sa rentrée.

Il pardonna, négligemment, aux doux rêveurs
Dont les paroles de ferveur
Avaient, sans le vouloir, amolli les rages
Du brusque orage,
Puis, tout à coup, sa force, en terreur se changea =
Son verbe, avec une ardeur froide, saccagea
Le camp déjà foulé de ses vieux adversaires

Pour le piller encor et quand même en extraire
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait nécessaire
A son œuvre follement haut, mais ordonné.
Son geste les marquait comme des condamnés
A l'attaquer toujours, sans le pouvoir abattre
A le servir par leur folie à le combattre
A n'être rien qu'un troupeau vil et ténébreux
Qui craint le fouet et les lanières.
Et son orgueil monumental croulait sur eux
Lentement, pesamment
Et bloc à bloc, et pierre à pierre,
Sans qu'un seul cri de violence
Ne répondît à cet acharnement
Dans le silence.

Son triomphe sonna bientôt par la cité
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde.
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent, ~~[illegible]~~ entés
Sur les rameaux touffus de sa joie profonde;
Les négoces multipliés et haletants
Reprirent sur la mer leur essor vers l'espace
Et l'or torrentiel, rapide et insolent
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins d'audace,
Et lui, le maître, ordonnateur lucide et clair
De la tempête où son poing seul tenait l'éclair
Pour frapper, épargner, menacer ou contraindre
Se remit promptement à sourire et à feindre
A défendre sa joie et la céler en lui.
Il la voulait garer du tumulte et du bruit
Et que rien n'en ternît la splendeur solitaire.
Mais quand il fut rentré dans sa vieille maison
Et que montaient vers lui, du fond des horizons
Toujours, encor, les voix larges et tributaires,
Il se fut fêté à soi-même, tranquillement,
Laissant sa conscience et sa raison lui dire,
Qu'il était bien, en ce moment,
Logiquement,
Lui seul, l'empire

Le Maître.

On lui reprochait tout
Depuis longtemps, mais à l'écart, dans l'ombre.

Et c'était son astuce et ses ruses sans nombre
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout
Même en cédant obliquement à la contrainte
Et c'était son art preste et chaque fois nouveau
De susciter d'illusoires complots
Et d'autrefois
C'était sa voix
Franche et brusque comme une étreinte
Et sa langue indocile aux propos mensongers
Et tout à coup, son front se redressant sans crainte
Très haut
Jusqu'aux tonnerres du danger.

Un jour pourtant,
Que tous sentaient son joug peser plus irritant,
Quelqu'un, un inconnu, jeta soudain vers lui
A l'heure où s'installait sur les gradins la nuit,
Les colères enfin démesurées
De l'assemblée
L'attaque fut menée avec rage et candeur
Et tous, à tels moments de verve, applaudissaient
Cet inconnu longtemps muet
Dont la parole étrangement nouvelle
Passait en rouge éclair à travers leur cervelle
Et défiait le maître, et l'atteignait sans peur.

Il répondit par le rire qui raille
Tandis que se levaient déjà autour de lui cent mains
Pour ajourner le sort de la bataille
Au lendemain.

L'empire !
Depuis bientôt vingt ans
Il le menait comme un navire
Dont les grands mâts ornés de pavillons battants
Étaient sa volonté qui blasonnait son verbe.
Entre sa force avait gréé l'œuvre superbe;
Les focs ardents, la proue en or, les haubans clairs
Et les voiles d'espace inassouvies.
Étaient sa vie
Quand ils envahissaient de leur splendeur, la mer.

[illegible] feux aigus, il promena
Comme une étrange et muette torture
Sur ceux dont il brûlait de cravacher déjà
La pauvre lâcheté et l'âpre forfaiture

Enfin, quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute se taille
Domina les hasards épars dans les batailles
Soudainement, sans nul effort.

Or, à cette heure belle où planait sa victoire,
Sans même soupçonner ce qu'il fallait d'orgueil
De souple audace et de ruses contradictoires
Pour dominer les flots et tourner les écueils,
Quelque pâle et inconnu rêveur
Que tous ses ennemis accueillaient en sauveur
Soudainement, [illegible] attaquait son ouvrage
Au nom d'une justice imprévue et sauvage.

Déjà
Au dessus de la ville et des plaines, là bas,
Vibraient de tous côtés les fils télégraphiques
Pour divulguer l'attente et la terreur publiques.
Oh! le sort redouté de l'imminent combat!
Le négoce et la banque entraient dans la mêlée
L'or épandu aux quatre coins du monde
Précipitant sa fièvre angoissante et profonde
D'après le pouls d'une assemblée.

Un orageux public, ici, là bas, partout
Cramponné aux piliers, sur les balcons debout
Massait au long des murs ses grappes colossales
Lorsque le maître, à pas fermes et lents, s'en vint
le lendemain
Prendre sa place en la grand'salle.

On l'épiait de toutes parts
Tandis qu'il parcourait sans hâte et sans fièvre
Avec à peine un remuements de lèvres
Quelques rares feuillets sur sa banquette épars
Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,
De la large, luisante et massive tribune
Le silence s'établit tel
Que l'on n'entendit plus que les branches d'un hêtre
Au va et vient d'un vent accidentel
Griffer, là haut, les carreaux mats d'une fenêtre.

Avant qu'il ne parla
Longtemps, avec des yeux aigus, il promena
Comme une étrange et muette torture
Sur ceux dont il brûlait de cravacher déjà
La pauvre lâcheté et l'âpre forfaiture

Enfin, quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute sa taille
Domina les hasards épars dans les batailles
Soudainement, sans nul effort.

Il semblait leur prédire où porteraient ses coups
Sur l'échine de leur bassesse
Et leur meute sauvage et craintive de loups
Celui qui à le voir devant elle, debout
Ne rentra dans sa cage et ne reprit sa laisse :
Ils comprirent ses jeux et la peur les dompta

Alors
Un rythme ample et complexe irradiant son corps
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée
Sa parole monta
Vers l'assemblée.

(Comme avec passion de force il rappelait
Le ciel profond que les clameurs et éclairs
Pour que pareille à quelqu'immense Walkyrie
Où y fût pour marcher de regner la Patrie)

Il fut, avec dextérité, sincère et faux.
Il s'imposait, habilement, mais sans emphase,
Comme un plumage souple et chatoyant d'oiseaux *
Il disposait en nets et réguliers faisceaux
Les arguments ailés dont il armait ses phrases
Il était brise et tiédeur, et toutefois
Dites, l'orage en feu qui maîtrisait sa voix
Avec quels mots ~~discrets~~ subtils hardis il s'affirmait le guide
Indispensable aux indécis et aux timides
Et comme avec son verbe avide et entêté
Sans heurt aucun, et sans violente brisure
Telle une eau patiente à travers les fissures
Il atteignait et submergeait les volontés.

Il sentit peu à peu se redresser sa cause
Et les chemins s'ouvrir vers son apothéose
Rayonnante déjà quoique lointaine encor.

Il connaissait si bien le jeu des consciences
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu d'or
Au chiffre obscur qui allait illuminer la chance
Les promesses étaient pour lui fleurs de jardin
Qu'il faut grouper, montrer et dérober soudain ;
Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes
Mais les travestissait pour en user quand même
Il parlait pour chacun en s'adressant à tous
Son discours était plein d'enveloppants remous
Qui s'en allaient et revenaient au long des rives
Miner la fange hostile et les herbes nocives ;
Pour découvrir la route où diriger les flots
Et leur donner pour lit les pentes sablonneuses
On eût dit qu'il voyait jusques au fond de l'eau ;
L'obscurité pour lui se faisait lumineuse

Enfin, quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute sa taille
Domina les hasards épars dans les batailles
Soudainement, sans nul effort
Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire
Qu'il réservait pour abattre ses adversaires
Jaillit.
Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit
Il recélait en lui tant de flammes retorses
Il opposait l'une à l'autre, leurs propres forces
Il devisait, tordait, brûlait et ~~condamnait~~ Condamnait.
Discours graves et creux, phrases hyperboliques
Le mot vous écrasait en se faisant réplique
Il s'accroissait d'un sens que nul ne soupçonnait
De gradin en gradin, il gagnait les tribunes
Un bref moment d'histoire épousait sa fortune
Et celui-là qui le premier l'avait lancé
Sachant sous quel tonnerre, il ploierait l'auditoire
Regardait maintenant se figer sa victoire
Les bras croisés.
Et tandis qu'il sentait tant de mains unanimes
Le replacer, comme autrefois, parmi les cimes
Et que la confiance, et les bonds et les cris
Montaient et refluaient et débordaient vers lui
Dans sa tête, par la gloire, transfigurée,
L'intact et dur orgueil
Frappant d'un poing ferme, le seuil,
Fit sa rentrée.

Il pardonna négligemment au doux rêveur
Dont les paroles de ferveur
Avaient sans le vouloir amonceler les rages
En brusque orage.
Puis tout à coup sa force en terreur se changea :
Son verbe avec une ardeur froide saccagea
Le camp déjà fouillé de ses vieux adversaires
Pour le piller encor et quand même en extraire
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait nécessaires
A son œuvre follement haut, mais ordonné.
Son geste les marquait comme des condamnés
A l'attaquer toujours sans le pouvoir ~~atteindre~~ abattre
A le servir par leur folie à le combattre

[...]t le Bosphore, et puis l'Asie, et puis là-bas
[...]s carrefours d'Alep, et les cours de Damas
[...]t qui toujours, toujours plus loin, de proche en proche

A n'être rien qu'un troupeau vil et ténébreux
Qui craint le fouet & les lanières
Et son orgueil monumental croulant sur eux
Lentement, pesamment,
Et bloc à bloc, et pierre à pierre
Sans qu'un seul cri de violence
Ne répondît encore à cet acharnement
Dans le silence.

Son triomphe sonna bientôt par la cité
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent, entés
Sur les rameaux touffus de sa force profonde
Les négoces multipliés et haletants
Reprirent sur la mer leur essor vers l'espace
Et l'or torrentiel, rapide et insolent
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins d'audace.
Et lui, le maître, ordonnateur lucide et clair,
De la tempête où son poing seul tenait l'éclair
Pour frapper, épargner, menacer ou contraindre
Se remit promptement à sourire et à feindre
A défendre sa joie et la celer en lui
Il la voulut garer du tumulte et du bruit
Et que rien n'en ternît la splendeur solitaire
Mais quand il fut rentré en sa close ~~[illegible]~~ maison
Et que montaient vers lui du fond des horizons
Toujours, encor, les voix larges et tributaires
Il se fit fête à soi-même, tranquillement
Laissant sa conscience et sa raison lui dire
Qu'il était bien, en ce moment,
Logiquement
Lui seul, l'empire

…e Bosphore, et puis l'Asie, et puis là-bas
…s carrefours d'Alep, et les cours de Damas
…t qui toujours, toujours plus loin, de proche en proche

Vers

1

La Croisade

Un cri surgit, et frappe et monte, et puis s'étend
D'Ardenne en Vermandois, et de Flandre en Luzarche,
Et les glaives au clair, et les pennons en marche
Dès que passe ce cri, hérissent l'occident.

O ces milliers de pas, sur ces milliers de routes
O ce bruit régulier, fourmillant et profond,
Dont tressaillent les eaux, dont s'émeuvent les monts
Et que les morts sous terre, écoutent;
Bruits étouffés sous bois, bruits éclatés dans l'air
Bruits qui montent soudain, et tout à coup s'affaissent
Comme si, par instants, des quartiers de falaise
Croulaient et s'abîmaient en mer.

Les chemins débordés envahissaient les plaines;
On broyait les épis, on piétinait les graines,
On dévastait à mesure que l'on errait
Soit au bord des étangs, soit au long des forêts,
Tragiquement, avec la faim dans les entrailles.
Parfois s'improvisaient de rapides batailles
Autour de hauts trésors ou de butins captés
Un chef intervenait, tenace et redouté
Et reployait sous lui les volontés serviles
Les soirs, ceux qui campaient aux limites des villes
Se ruaient vers la femme avec de fortes mains
Et le viol criait et s'étouffait dans l'ombre.
Mais tous, le jour levé, reprenaient le chemin
Et la terre, à nouveau, grondait de pas sans nombre.

Là-bas
Sous le ciel bleu de Palestine
Un pâle croissant d'or courbe sa pointe fine
A l'endroit même où l'étoile guidait les pas
Des bergers et des mages
Et sur le bloc du sarcophage
Où Jésus Christ dormit sa mort

…t le Bosphore, et puis l'Asie, et puis là-bas
…s carrefours d'Alep, et les cours de Damas
…t qui toujours, toujours plus loin, de proche en proche

Cousaient, tous les jours, l'insultante prière 4

Viendrez camper un soir sous les murs d'Antioche, 3
O pas, rués vers la victoire, éperdument,

Un drapeau vert aux franges d'or 2
Depuis quels jours âpres et sombres,
Laisse flotter et s'exalter
Son ombre.

Au pays de Clermont, un moine avait prêché;
"Voulez vous être exempts de fange et de péché,
Lorsque la mort vous saisira dans son étreinte
Soyez ceux là qui conquerront la terre sainte:
La tombe ouverte où Jesus Christ languit trois jours,
Crie au monde qu'elle est sans gloire et sans secours
Et que sa pierre encore sanglante est profanée.
O voix du sang divin lentement obstinée
Tu n'as frappé jusqu'en ces temps qu'un écho mort!
Mais voici l'heure enfin de l'unanime effort
Pour créer et museler une force nouvelle.
Il faut que le silence apaise les querelles
Sur le brin d'un devoir ou le fétu d'un droit
Que les comtes, les ducs, les marquis et les rois
Coupent les rameaux noirs des haines héréditaires;
Qu'ils soient, non pas seigneurs, mais avisés de leurs terres,
Qu'il n'y ait qu'un orgueil sur l'occident debout
Ici, là bas, plus loin, de l'un à l'autre bout
Des vallons baptisés, et des plaines chrétiennes,
Afin que soient armés d'ardeur quotidienne
Ceux qui partent mourir en des pays lointains
Pour que l'Europe, au monde, impose son destin.
Quittez donc vos maisons par Dieu même gardées
O vous, les pas qu'on entendra jusqu'en Judée,
Pas venus de partout, avec l'ombre et le vent,
Comme un broussaillement ténébreux et mouvant
Pas qui traverserez les pays d'Allemagne
Et le sombre Danube, éventrant ses montagnes
Et le Bosphore, et puis l'Asie, et puis là bas
Les carrefours d'Alep, et les cours de Damas
Et qui toujours, toujours plus loin, de proche en proche

Ecoutaient, tous les jours, l'insultante prière 4

Viendrez camper un soir sous les murs d'Antioche, 3
O pas, rués vers la victoire, éperdument,
Je bénis votre fièvre et votre acharnement.

Alors qu'ils chevauchaient entre Bude et Belgrade
Le front libre du casque, et l'étrier ballant
Tancrède et Bohémond causaient en camarades
Du discours de l'Hermite, et de son cri brûlant.
Ils n'avaient point compris la harangue trop belle
Pour eux, tout ~~ennemi~~ étranger demeurait l'ennemi
Et rien ne distinguait du lointain infidèle
L'anglais envahisseur ou l'Allemand conquis.
Pourtant, comme ils passaient à Varna, le dimanche,
Leur prière confondue avec le cri de tous
Sous les coupoles d'or des basiliques blanches
Leur insuffla quand même un esprit moins jaloux
Ils mangèrent le pain d'une commune idée
Qu'en leur tendit un prêtre extatique et chenu
Et leur bouche baisait la même croix dardée
Ils se crurent chez eux sous ce ciel inconnu.

Tandis que Godefroid ayant gagné l'Asie
Pour vaincre ou par l'astuce, ou par la frénésie
Les hauts sultans de soie et de beryls couverts
Et leurs villes dont l'or illuminait la mer
Ne rencontra jamais en leurs âmes étranges
Qu'une foi monstrueuse et de sang et de fange
Et ne comprit jamais la torride clarté
Que leur versait au coeur, une autre vérité.

Sion, vous reposiez là-bas, au fond des plaines
Avec vos dômes ronds et vos minarets droits
D'où le haut muezzin, d'une ample et ferme haleine
De terrasse en terrasse, illimitait sa voix !
Et Godefroid songeait que le sanglant calvaire
La maison de Marie, et la tombe de Dieu

Quand [illegible]
Du fond de sa mémoire
La chute et le trépas
d'Icare

Ecoutaient, tous les jours, l'insultante prière
Que cet homme lançait à la face des cieux
D'un bond géant, il eût voulu gagner la ville
Mais ses guerriers lassés se couchaient en chemin
Leur courage s'usait, et leur fièvre indocile
Faisait frémir, parfois, la révolte en leurs mains.
Malgré toute sa fougue, il lui fallut attendre
Que l'Occident lui dépêchât d'autres soldats
Et ce furent ceux-là du Vexin et de Flandre
Dont il ouït d'abord se rapprocher les pas.
Et puis ce fut, superbement, l'armée entière,
Avec ses étendards repliés et flottants;
Il crut à quelque orage enfermé sous la terre
Qui tout à coup, se délivrait en s'exaltant;
Les Aquitains chantaient un hymne ardent et grave
Que l'ordre de leur marche, avec calme, scandait,
Tandis que les Normands, les Saxons et les Slaves
Là bas, au loin, sur les routes, leur répondaient
Un seul pas fourmillant semblait mouvoir leurs foules
Que le soleil frappait de haut, terriblement,
Et c'étaient des clartés croulant comme des houles
De l'un à l'autre bout de leur piétinement.
Ô les nuits de repos et les matins d'alerte!
Et tout à coup, au soir tombant du jour dernier,
Debout, là, devant tous, dans sa ceinture verte
Jérusalem et sa vallée, et ses palmiers.
Alors, l'élan fut tel dans l'ombre et la poussière
Qu'on eût dit que le sol lui-même s'emportait
Au soulèvement fou des pas myriadaires.
L'air était bondissant, et le vent haletait
La force et la valeur se muaient en miracles
En vain, herses et ponts, et douves et créneaux
Et rocs et murs et tours étageaient leurs obstacles

Persée était heureux et triomphant déjà
Quand soudain tournoya
Du fond de sa mémoire
La chute et le trépas
d'Icare

L'énorme tourbillon devint soudain l'assaut
Dirigé, coup sur coup, aux angles de l'enceinte :
Et les portes cédaient en écrasant les cris
Et les pas triomphaux battaient la cité sainte
Et les remparts tombaient et brûlaient dans la nuit.

O jeune et violente et rapide victoire !
O péril dûment surmonté !
O geste gauche encor dans la lointaine histoire
D'une Europe vers l'unité !

Sion, vous exultiez . . . . .

Émile Verhaeren

En tête

Epreuves :
5 rue de Montretout
St Cloud
France

Persée était heureux et triomphant déjà
Quand soudain tournoya
Du fond de sa mémoire
La chute et le trépas
d'Icare

La Croisade

Rythmes S. 167

Persée

O la plainte de la terre
Frappant la nuit, frappant le jour
Frappant toujours
Quelque roc inflexible en un lieu solitaire
Cri de douleur poussé tout au bout de la mer
Là bas, dans l'île, où nul vaisseau jamais n'accède
O l'antique tourment d'âge en âge souffert
O pauvre et lasse et triste et fatale Andromède !

Debout
En face de l'écueil aux pointes ramassées
Avec son front qui brille, avec son coeur qui bout
Voici Persée ~~comme un taureau~~
~~Le soir se fait. Et le soleil appesanti ses songes~~
~~La nuit sur le soleil s'engloutir sous les flots sombres~~
~~S'attarde avant de s'engloutir sous les flots lourds et sombres~~
~~Et l'écrit vaincu~~
Et le héros s'angoisse et regarde de loin
Le geste blanc d'un bras, le supplier dans l'ombre

Un ciel aux astres durs s'éclaire peu à peu.
Une lueur grandit les falaises de l'île
Et rampe sur le sol vers l'antre phosphoreux
Où se tasse le corps écaillé d'un reptile
L'eau est tonnerre et gronde, et rampe, et creuse et mord
Et rejaillit parmi les blocs et les récifs des bords
Les cailloux cariés flanquent un promontoire
Des pointes de rochers ~~flanquent un promontoire~~ coupent la vague noire
Un volcan fume et jette au loin son feu d'effroi
Tout est stérile, aigu, méchant, caché, sournois,
Qu'apparaisse ~~un~~ barque, et les vents et l'orage
D'un seul éclair la font sombrer en son naufrage.

Pourtant
Pas un instant
Malgré la mort hurlante et partout hérissée
Le désespoir n'entra dans l'âme de Persée.
Le lendemain, au jour ~~levant~~ levant
Il vit un aigle aborder l'île
Son large vol planait et ses ailes tranquilles
Semblaient bercer là haut la lumière et le vent.
O ! s'élancer, quitter le sol, gagner les nues !
Armer ses bras mourants de forces inconnues !
Avec des pennes d'or, partir pour le soleil !
Crier, ivre de joie, au coeur de l'air vermeil
Au dessus des écueils creusés de vagues noires !
Persée était heureux et triomphant déjà
Quand soudain tournoya
Du fond de sa mémoire
La chute et le trépas
d'Icare

L'antre était plus noir que le seuil du Tartare
Où le dragon traînait son corps flasque et nitreux
Depuis quels temps lointains il gardait Andromède
Et quelquefois son souffle envenimé mais tiède
Montait vers la splendeur du beau corps douloureux

Et le héros frémit d'une rage stérile

En vain chercha-t-il sur le bord qu'il foulait
Quelque pointe se dirigeant si près de l'île
Et planant d'assez haut sur ses maigres galets
Pour que d'un bond immense il pût franchir les vagues,
Il ne rencontra rien dans ses errances vagues :

Alors
Son corps
Lui parut lourd comme une charge.
Ses pieds nerveux, ses jarrets durs, ses cuisses larges,
Son dos nourri de force, et de clarté vêtu
Et sa hanche incurvée et sa flexible échine
Et les muscles bandés de sa haute poitrine,
Tout semblait morne et faible et triste et sans vertu.
O ses membres pesants qui l'accablaient lui-même !
O leur rythme usuel qu'il lui fallait changer
Etes, par quels effort ou par quel stratagème ?

Sauts violents, essors légers,
Talons frappant le sol à travers la poussière
Pieds suspendus et frémissants dans la lumière
Elans de roc en roc, élans de mont en mont,
Vous nourrissiez la fougue errante de Persée
Sans lui donner pourtant ni le vol, ni les bonds
Des aquilons :
Essais pauvres et vains, et harassants inutiles

Il n'osait plus le soir approcher de l'île
Il avait honte, hélas, d'être celui
Qui ne réussit point à susciter en lui
L'exploit rapide et nécessaire.
Tout son être vibrait de mouvements contraires
Au rythme aérien qu'il fallait inventer
Il s'en allait au loin d'un pas précipité

Allant et s'en venant pour s'en aller encore
Et de l'aurore au soir, et du soir à l'aurore,
Ici, là-bas, ailleurs, n'importe où, quelque part
N'ayant pour compagnon furtif que le hasard

Pégase !
Il le surprit un jour aux lisières d'un bois
Foulant une herbe avare et rase
Le héros fit un cri, il suspendit sa voix
Et ne vit rien, sinon, ouvertes, ~~au~~ soleil
Les ailes.
Mais déjà le coursier frémissant et vermeil
Dans un tourbillon d'or, d'écume et d'étincelles,
Avait quitté la terre et hennissait, là-haut.

L'approcher, le saisir, le dompter, : ô le rêve !
Et diriger soudain les lumineux sursauts
Et les bonds dans le ciel, par-dessus mer et grève
Jusques ~~sur~~ dans l'île où seuls abordent les oiseaux.

Ce fut un soir dans un étang, parmi les vases,
Dont le coursier buvait le flot criblé de feux
Que Persée aux aguets, d'un poing rude et nerveux
Saisit Pégase.

Le cheval outragé se cabra brusque et droit
Sa grande aile d'argent, en un effort tragique,
L'affranchit de la boue épaisse et léthargique
Et ses reins révoltés rejetèrent leur poids
Persée eut beau crisper ses doigts dans la crinière
Et resserrer les flancs dans l'étau des genoux
Aucune entente encor secrète et familière
N'existant entre lui et le grand cheval roux
Il chut, mais ressurgit soudain ~~dans~~ des longues herbes
Et des souples roseaux au vent du soir bougeant
Le front intact et franc, le corps ferme et superbe
Il s'en alla droit devant lui, mais en songeant
Qu'il lui faudrait d'abord étudier la force
Que le hasard avait mise sur son chemin
En assouplir la fougue érigée et retorse
Pour la ployer comme un arc ~~d'or~~ dur entre ses mains

Aussi le jour qu'il vit sous la hêtrée épaisse
Pégase immense et las au fond du bois dormir,
Rabaissa-t-il ses bras tendus pour le saisir
Et son geste brutal se changea en caresse.
Il réveilla tranquillement le beau coursier
Qui se sentit captif sous les branches baissées
Mais dans l'ombre brillaient les yeux clairs de Persée
Avec de la douceur mêlée à leurs brasiers
Et la bête se releva presque sans crainte
Sur le pas du héros réglant déjà son pas
Et ne se sentant plus chevauchée et contrainte
Quand la plaine s'ouvrit, elle ne s'enfuit pas.

Ce fut par un matin couronné de rosée
Que Pégase épousa le désir de Persée !

D'abord pendant des jours et puis des jours encor
Un échange s'était fait des fluides de leurs corps
Pour grouper en faisceaux leurs mouvements contraires
Et tenter un départ qui serait en accord
Le héros surveillant ~~les gestes volontaires~~ son geste autoritaire.
Pégase obéissant doucement, lentement,
Certes rebelle au mors, certes rebelle aux rênes
Mais ne se cabrant plus avec effarement
Et abaissant déjà sa croupe souveraine
Puis lentement encor et doucement toujours
Avec le rythme aimé de quelques lentes phrases
Qu'il murmurait, disait ou chantait tour à tour,
On eût dit que Persée envahissait Pégase

Les muscles et les nerfs du grand cheval ailé
Tressaillirent à ce chant clair et envolé
Comme lui même, au loin, vers la haute lumière
Et dans l'aurore blanche où s'entendait un cor
Avec le grand Persée érigé sur son dos
Les quatre pieds volants du coursier d'or, quittèrent
La terre

(8)

Persée

Rythme S.

32